

LARSEN

LE MAGAZINE DE L'ACTUALITÉ MUSICALE EN FÉDÉRATION WALLONIE-BRUXELLES
N°9 - SEPTEMBRE / OCTOBRE 2014

Ars Musica

L'AUTOMNE POUR RENOUVEAU

JOY | LA SMALA | BENJAMIN SCHOOS | MONSIEUR SAX |
LICENCE CREATIVE COMMONS | STELLA



Périodique : 5 x par an
BELGIQUE-BELGIE

P.P. - P.B.
1099 BRUXELLES/X
1/1746

AUTORISATION
Bureau de dépôt :
Bruxelles/x

MUSISCOPE

Musiscope est un service du Conseil de la Musique dont les missions sont de conseiller et apporter de l'information aux acteurs du secteur des musiques en Fédération Wallonie-Bruxelles. Musiscope propose des formations axées sur la pratique et les enjeux des métiers de la musique, qui s'adressent à toute personne exerçant ou ayant l'intention d'exercer une activité professionnelle liée au domaine musical.

Infos pratiques & inscriptions :

Maison des Musiques : 39 rue Lebeau - 1000 Bruxelles
+32 (0)2 550 13 20 / info@conseildelamusique.be

www.conseildelamusique.be

Les 13, 14, 20 et 21 octobre

DÉCOUVRIR ET COMPRENDRE LES MÉTIERS DE L'INDUSTRIE MUSICALE

Durant quatre jours, dix intervenants viendront partager leur expérience à travers une série de thématiques spécifiques au secteur.

Les 6 et 7 novembre

NE SIGNEZ PAS N'IMPORTE QUOI ! : LES CONTRATS DE L'INDUSTRIE MUSICALE

Deux journées dont l'objectif est de vous permettre d'identifier les pièges que recèlent les principaux contrats.

Le 12 novembre

VUE DE FLANDRE : LE SECTEUR MUSICAL DU NORD DU PAYS

Quatre acteurs du secteur musical flamand vous informeront et vous aideront à démarcher les médias et les programmeurs flamands.

Le 21 novembre

MASTER CLASS - ASPECTS JURIDIQUES : ÉVITEZ LES PIÈGES DE L'AUTOPRODUCTION

Découvrir les principaux pièges qui peuvent compromettre la commercialisation de votre autoproduction.



CONCOURS CIRCUIT

BY COURT-CIRCUIT

2014

FAITES-
VOUS
ENTENDRE !



	MDM / BRUXELLES
05 SEPT	ULYSSE ALASKA GOLD RUSH TSUKI MOON STOPLIGHT
06 SEPT	MJ RIXENSART MAW/SITT/SII KINGS OF EDELGRAN TITAN PARANO VOLVER
13 SEPT	MJ TAMINES THYSELF FEEL KONOBA REDFISH & SUNNY'S
19 SEPT	MJ CHÉNÉE FOREST BATH NOISY PRIDE EL AMOR PROHIBIDO LOÏC JOSEPH
20 SEPT	MJ MARCHE-EN-F. NOISY WAY MAMBO SHOESHINE ABOUT LEE
24 OCT	DEMI-FINALE L'ATELIER ROCK / HUY
25 OCT	DEMI-FINALE LE SALON / SILLY
20 DEC	FINALE BOTANIQUE / BRUXELLES

DÉCOUVREZ TOUS LES GROUPES SUR
WWW.CONCOURSCIRCUIT.BE



Recueil sous l'égide du Ministère de la Fédération Wallonie-Bruxelles - Service des Musiques non-classiques. Éditeur Responsable : Nicolas Gallo, Court-Circuit asbl, 39 rue Lebeau, 1000 Bruxelles © Herment by Arken

LARSEN

CONSEIL
DE LA MUSIQUE
Quai au Bois de Construc-
tion, 10 - 1000 Bruxelles
www.conseildelamusique.be
Contact par mail:
larsen@conseildelamusique.be

Contactez la rédaction:
première lettre du
prénom.nom@conseil-
delamusique.be

RÉDACTION

Directrice de la rédaction
Claire Monville

Comité de rédaction
Nicolas Alsteen
François-Xavier Descamps
Christophe Hars
Claire Monville

**Coordinateur
de la rédaction**
François-Xavier Descamps

Rédacteur
Nicolas Alsteen

Collaborateurs
Nicolas Deryn
Véronique Laurent
Luc Lorfèvre
Jacques Prouvost
Carine Seron
Dominique Simonet
Didier Stiers
Benjamin Tollet

Correcteur
Nicolas Lommers

Photographe Cover
© Britt Guns

PROMOTION & DIFFUSION

François-Xavier Descamps

ABONNEMENT

**Vous pouvez vous abonner
gratuitement à Larsen.**
larsen@conseildelamusique.be
Tél.: 02 550 13 20

CONCEPTION GRAPHIQUE

supersimple.be

Impression
Newgoff

Prochain numéro
Novembre 2014



rtbf.be

Loterie Nationale
créateur de chances

LE SOIR

SABAM FOR CULTURE



14



09



18



20



22



08



16

Sommaire

OUVERTURE

J'AI ACHETÉ DES DISQUES AVEC **Sharko** P.4
EN VRAC P.5

RENCONTRES

RENCONTRE **Igor Gehenot** P.8
RENCONTRE **Määk** P.9
RENCONTRE **Festival de Wallonie** P.10
RENCONTRE **Joy** P.12
RENCONTRE **Véronique Vincent & Aksak Maboul** P.13
RENCONTRE **La Smala** P.14
RENCONTRE **Leaf House** P.15
RENCONTRE **Romano vs Dario Mars** P.16
TRAJECTOIRE **Benjamin Schoos** P.18

ZOOM

EXPO SAX P.20
ARS MUSICA P.22

Édito

Un vent de fraîcheur souffle sur la musique contemporaine. Le festival bruxellois *Ars Musica* se déplace au mois de novembre, devient biennale et sa programmation se déploiera dans plus de 10 lieux, dont certains offrant habituellement peu de liens avec la musique contemporaine. Si une place importante sera laissée à de jeunes compositeurs et à des artistes en plein essor, des œuvres emblématiques de Philip Glass ou de John Adams seront également au rendez-vous. Le festival accueillera encore le célèbre Kronos Quartet qui fête cette année ses 40 ans ! Par ce changement de cap, *Ars Musica* espère toucher un nouveau public, voire reconquérir celui qu'il avait peut-être perdu ces dernières années.

Il arrive par ailleurs très souvent que des musiciens talentueux interprètent des œuvres de musique contemporaine devant des salles clairsemées. Pourquoi celle-ci est-elle si peu appréciée ? On cite fréquemment sa complexité. Et ce n'est pas forcément vrai... D'autres éléments entrent en ligne de compte : qui programme encore aujourd'hui des œuvres contemporaines lors de concerts dits « classiques » ? Et la musique contemporaine ne souffrirait-elle pas d'une « ghettoïsation » volontaire donnant l'impression de ne s'adresser qu'à des initiés ?

Les nouvelles orientations définies par *Ars Musica* promettent d'attiser la curiosité du public. On ne demande qu'à voir et... à entendre !

Bonne lecture.

Claire Monville
Directrice

ARTICLES

APERÇU **The Soul Project** P.25
LE.COM **Le Merchandising** P.26
DÉCRYPTAGE **Licence Creative Commons** P.28
IN SITU **Alhambra** P.30

LES SORTIES

EN FÉDÉRATION WALLONIE-BRUXELLES P.32
LISTING DES SORTIES P.34

VUES D'AILLEURS

ECHOS D'AILLEURS P.34
VUE DU NIGERIA **Seun Kuti** P.35
VUE DE FLANDRE **Diablo Blvd** P.36

BONUS

L'INTERVIEW INDISCRÈTE **Sttella** P.38
C'ÉTAIT LE ... **19 octobre 1979** P.39



Sur le point de revenir sur scène avec Sharko, David Bartholomé peaufine actuellement de nouveaux morceaux. Entre deux sessions d'enregistrement, le garçon laisse traîner ses oreilles chez le disquaire. Portés par des sentiments entremêlés, ses choix s'opèrent au carrefour de l'admiration, de la passion et d'une saine curiosité.

NICOLAS ALSTEEN

SHARKO

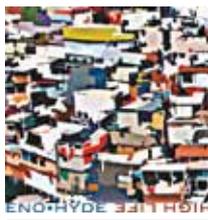
Leader éclairé du groupe Sharko, David Bartholomé a écrit des chansons qui, à leur façon, racontent l'ascension de la pop au plat pays. D'abord surréaliste et excentrique, animée d'un sens de l'humour atypique, la musique de Sharko s'est ensuite tournée vers des horizons aux possibilités infinies. Des morceaux comme *I Went Down*, *Excellent* ou *Sweet Protection* restent ainsi gravés dans l'histoire noire, jaune, rouge. En attendant le prochain chapitre...

J'AI ACHETÉ DES DISQUES AVEC... Sharko



Mélanie De Biasio
No Deal
Pias

J'ai parlé de ce disque à des copains venus d'Angleterre. Dans la pièce, il y avait aussi un pote anversois. Ce dernier ne connaissait pas Mélanie De Biasio. Il m'a soutenu que son ignorance tenait essentiellement à la frontière linguistique... Là-dessus, j'ai répliqué qu'elle avait joué à Rock Wechter et que son itinéraire était en train de s'internationaliser. Mélanie a porté elle-même ce deuxième album. Je suis vraiment impressionné par sa détermination, sa volonté. Pour moi, elle a réussi à déplacer des montagnes. Aujourd'hui, elle tourne aussi bien aux États-Unis qu'en Angleterre. Elle partage des scènes avec Eels, discute avec le management de Beyoncé. Sa musique mélange le jazz aux musiques soul et folk. En même temps, ce n'est rien de tout ça. Son disque fonctionne au-delà des chapelles et des genres. Il diffuse une atmosphère qui dépasse le simple cadre musical. C'est époustoufflant. Pour ça, il est évident que Mélanie est un modèle à suivre.



Brian Eno / Karl Hyde
High Life
Warp/V2

Je suis fasciné par l'œuvre de ce mec depuis que j'ai lu son nom sur une pochette d'un disque de Talking Heads. Je devais avoir 15 ans à l'époque. Par la suite, Eno a aussi produit les meilleurs albums de U2 et du groupe James. Pourquoi tous ces gens s'en sont-ils remis à ses choix artistiques? Cette question m'a longtemps poursuivi. Et puis, un jour, un copain m'a raconté que Brian Eno avait inventé un jeu de cartes appelé *Les Stratégies Obliques*. En studio, face à un problème, il proposait aux musiciens de tirer dans la centaine de cartes conçues sous le sous-titre *Plus de cent dilemmes qui en valent la peine*. En gros, chaque carte présentait une phrase qui devait induire une action dans le chef de celui qui la tirait. Ça pouvait être très énigmatique : *Fais la même chose, mais à l'envers, Arrête-toi un moment et fais un tour dehors* ou *Examine avec attention les détails les plus embarrassants et amplifie-les*. Quelques semaines plus tard, j'ai vu une vidéo dans laquelle Brian Eno filait ses fameuses cartes aux gars de Coldplay... Pour un producteur qui se veut ultra cérébral, Eno a réussi à mettre en œuvre de véritables blockbusters : *Remain In Light* pour Talking Heads, *The Joshua Tree* pour U2 ou *Viva La Vida* pour Coldplay, par exemple. Je savais qu'il avait déjà collaboré avec Karl Hyde, le chanteur d'Underworld. Ils avaient sorti un disque ensemble. L'album *High Life* est le deuxième chapitre de leur collaboration. Je ne le connais pas, mais l'œuvre d'Eno continue de me fasciner. Aujourd'hui, on est dans un flux continu de talents, les albums passionnants tombent les uns derrière les autres. Pour tirer son épingle du jeu, il faut désormais affirmer son caractère et ses différences. C'est vraiment ce que Brian Eno m'inspire.



Can You Dig It?
The Music and Politics of Black Action Films 1968-1975
Soul Jazz Records

Là, j'ai de quoi me faire plaisir : des heures de découvertes musicales en perspective. Cette compilation revient sur les bandes originales créées pour les films d'action et policier afro-américains de la fin des années 1960 jusqu'au milieu des années 1970. À l'origine, ces productions et leurs messages visaient surtout des niches sociales. Mais au fil du temps, elles se sont imposées en référence. La première fois que j'ai eu conscience de tout ça, c'était en 1997 en voyant le film *Jackie Brown*, une production de Tarantino largement influencée par les réalisations blaxploitation. Je ne suis pas un grand fan de soul/funk, mais je suis convaincu que je peux apprendre beaucoup au contact de ces musiques. Il y a certainement une leçon à tirer de l'ambiance dans laquelle les chansons de cette compilation s'inscrivent. Il y a notamment le titre *They Call Me Mister Tibbs* de Quincy Jones. C'est un morceau moite et poisseux. Tu sues avant même de l'écouter.

FRANC

VRAC



LES FRANCOS

De Spa à Kinshasa

Kinshasa accueillera la première édition africaine des Francofolies, du 8 au 14 septembre 2014. Pilotées par l'asbl Afro'diziak, Impact Diffusion et avec le soutien actif de Wallonie-Bruxelles International, les Francofolies de Kinshasa ont l'ambition de s'imposer comme l'un des rendez-vous majeurs du calendrier international en s'appuyant sur le formidable vivier créatif du pays emblématique de la musique en Afrique. L'enjeu du festival est également de créer de nouveaux ponts culturels, économiques et touristiques entre la République Démocratique du Congo, Wallonie-Bruxelles et le reste du monde tout en permettant le développement local de projets de coopération liés à l'éducation, la santé, l'expression musicale et artistique et la formation technique.

PRIX IRÈNE FUERISON

Composition de musique de chambre

Le Prix est destiné à un musicien âgé de moins de 50 ans, belge ou étranger résidant en Belgique, ayant produit la meilleure œuvre inédite, non commanditée, non encore exécutée en public, non encore primée, d'une durée d'au moins 12 minutes et se rapportant à la musique de chambre. Les candidats au prix déposeront un CD ainsi que leur partition et leur curriculum vitae en trois exemplaires, au Palais des Académies, du lundi 5 au mercredi 7 janvier 2015. Plus d'infos : beatrice.denuit@academieroyale.be



VERDUR'ROCK

La ruée vers l'or

C'est le groupe Alaska Gold Rush, deux bruxellois qui composent une musique aux sonorités folk, qui a remporté le Verdur'Rock 2014. Il est reparti avec 2500€ offerts par la Ville de Namur et 1000€ offerts par la Sabam, entre autres prix (enregistrement studio, prestations scéniques, mastering, ...). Le groupe Thyself (rock alternatif) s'est quant à lui classé deuxième.

Ecoutez : alaskagoldrush.bandcamp.com

LE CAV&MA

Une affaire en or

Le dimanche 22 juin a eu lieu la cérémonie de remise des Gouden Labels de Klassiek Centraal à Gand. Le « Gouden Label Concert » y a été remis au CAV&MA en récompense du concert donné par Guy Van Waas et Les Agréments dans le cadre du Festival musical de Namur en 2013. Un prix qui récompense l'excellence des musiciens, mais aussi le travail de fond effectué par le CAV&MA au bénéfice des jeunes talents, ce concert associant à l'orchestre, trois jeunes chanteurs issus de l'IMEP.

HEADBANGING & TRÉPANATION

Une étude médicale publiée dans la revue médicale britannique The Lancet conclut que le headbanging, ce mouvement de tête effectué par les fans de metal de bas en haut ou selon la technique du « moulin à vent », peut engendrer des lésions à la tête. De tels mouvements effectués à répétition le temps d'un concert peuvent en effet se révéler néfastes. Dans cette même revue, des médecins allemands rapportent le cas d'un homme de 50 ans, sans aucun traumatisme particulier, venu se plaindre de violentes migraines s'aggravant de jours en jours. Quatre semaines auparavant, il avait participé à un concert de Motörhead, un groupe de heavy metal britannique... l'homme a été trépané pour soulager la pression dans son crâne causée par des épanchements sanguins ! À bon entendre...



OPRL

Le directeur vers d'autres cieux

Jean-Pierre Rousseau qui assurait la fonction de directeur général depuis 1999 quitte la maison pour devenir le directeur musical de Radio France, à savoir de deux orchestres, un chœur et une maîtrise. Christian Arminga quant à lui été reconduit au poste de directeur musical de l'OPRL. Jean-Pierre Rousseau devrait participer au processus de sélection de son remplaçant, un processus assez long alors qu'un appel à candidatures international devrait être lancé. Jean-Pierre Rousseau sera aussi à la tête du Festival de Radio France et Montpellier Languedoc-Roussillon, à partir du 1er septembre – en remplacement de Jean-Pierre Le Pavec, auquel il succède donc à la tête de Radio France.

WORLD MUSIC DAYS 2015

Les compositeurs peuvent soumettre leurs partitions et projets jusqu'au 31 octobre. Les World Music Days auront lieu en 2015 en Slovénie du 26 septembre au 1er octobre.

www.worldmusicdays2015.si

FESTIVAL FRANCOFAUNE

POUR LA BIODIVERSITÉ MUSICALE

12 OCTOBRE 2014
PETIT THÉÂTRE MERCELIS



ANTOINE CHANCE

INFOS : WWW.FRANCOFAUNE.BE



LE RALLYE « CHANTONS FRANÇAIS ! » OPÈRE SA MUE

pour devenir le Francofaune

Le Rallye « Chantons Français ! » devient Festival Francofaune. Le festival qui se réclame « le principal festival belge de musique 100% francophone » prendra ses quartiers en octobre 2014 dans divers lieux bruxellois et proposera à son affiche des artistes confirmés tels que Saule (avec une carte blanche et des invités), Vence Hanao, Antoine Chance ou Kent et Barcella ainsi que des artistes « découverte ». Toute la programmation sur www.francofaune.be.

ESPACE & FESTIVAL TOOTS

La Hulpe, capitale brabançonne du jazz ?

La commune de La Hulpe a inauguré un nouveau lieu baptisé « Espace Toots », situé au rez-de-chaussée du bâtiment dit de la Trotinette, rue des Combattants. Il est dédié à la carrière de l'harmoniste des stars. On y retrace les différentes étapes de sa carrière. Le lieu sera affecté à divers événements dont le tout nouveau festival Toots Jazz qui se déroulera pour la première fois du 12 au 14 septembre. Trois jours dédiés au jazz qui rassembleront jazzmen belges et jeunes talents. Marc Danval est le conseiller artistique de ce nouveau-venu dans le milieu bien chargé des festivals. En tête d'affiche : Thomas Dutronc qui viendra défendre son nouvel album le 12 septembre.

<http://jazzlahulpe.be>

VIKE

Video kills the radio stars

The Content Company, la filiale de la régie publicitaire RMB, a lancé au mois de mai le projet Vike, une plateforme vidéo qui a pour ambition de proposer, à destination du public belge, des contenus audiovisuels sélectifs, de qualité et d'ancrage local ; sa ligne éditoriale place ainsi la Belgique au centre du projet. Les vidéos sont fournies par des producteurs professionnels ou semi-professionnels, rétribués de la même manière que pour d'autres plateformes grâce aux espaces publicitaires commercialisés par RMB. L'objectif de Vike est d'attirer quelque 600 000 visiteurs uniques par mois et, à terme, de produire du contenu propre.

www.vike.be

FANTÔME REMPORTE LE FRANC'OFF 2014

Fantôme (aka anciennement Reverse Strip) était un des finalistes en 2013 du concours Du F. dans le texte. Il repart cette année du Franc'Off avec 1250€ offerts par la Fédération Wallonie-Bruxelles, une participation assurée au Francos en 2015 et le tournage d'une session acoustique offerte par la Sabam. Notez également qu'il est déjà possible de s'inscrire online via le site de DFDT pour l'édition 2015 du concours organisé par le Conseil de la Musique. Du F. dans le texte, est un concours destiné aux artistes chantant en français.

SO 90'S

Une expo collective de PointCulture

PointCulture vous invite à déposer à partir du 1er septembre vos souvenirs des années 1990 pour une expo participative. Votre PointCulture collectera tout ce qui constitue pour vous l'essence de cette décennie. Les objets récoltés feront l'objet d'un tri et alimenteront un Cabinet de Curiosités des années 1990. Concrètement, vous pourrez leur donner ou leur prêter un objet qui symbolise vos années 1990 : un EP de Melon Galia ou un t-shirt de dEUS qui traînent dans vos armoires ? PointCulture vous demandera de remplir une fiche qui raconte en quelques mots un souvenir, une anecdote liés à cet objet. Tous les objets-souvenirs collectés seront exposés dans des Cabinets de curiosités des années 1990, à découvrir dans toute la Wallonie et à Bruxelles pendant le premier trimestre 2015. Vous pouvez également déposer vos objets-souvenirs virtuels via l'adresse depot.1990@pointculture.be en envoyant une photo de l'objet et un petit texte expliquant votre choix. En septembre toujours, vous devriez également découvrir la nouvelle mouture du magazine *Détours* de PointCulture.



PITCHO

Prix Quartz de la chanson française 2014

Près de 2 200 élèves, de la 3^e à la 6^e secondaire, issus de 50 établissements de la Fédération Wallonie-Bruxelles, ont participé à la troisième édition du concours « Quartz de la chanson », qui leur proposait d'élire leur chanteur favori à choisir parmi 5 artistes : Nina Miskina, Antoine Hénaut, Pitcho, Camping Sauvach et Dalton Télégramme. Ce concours « Quartz de la Chanson » vise essentiellement trois objectifs, à savoir de permettre aux élèves, par le biais de la création musicale, d'améliorer leurs aptitudes en matière d'écriture et de maîtrise de la langue ; de mettre en valeur les artistes-interprètes de la Fédération Wallonie-Bruxelles ; de sensibiliser et d'informer les jeunes sur les métiers et le monde de la création musicale (artiste-interprète, producteur, fonctionnement de l'industrie du disque, droits d'auteur, ...). Après analyse en classe des chansons sous différents angles (qualité musicale, textes, voix, originalité), les élèves ont élu Pitcho comme lauréat du prix. L'artiste leur a offert un concert et une séance de dédicaces à l'issue de la cérémonie de remise des trophées.

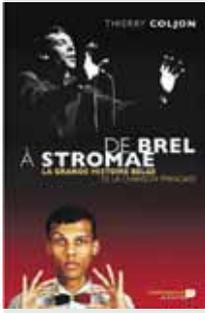


IMPALA VS GOOGLE

David contre Goliath

L'association Impala, qui représente les labels indépendants, a déposé une plainte à Bruxelles pour abus de position dominante contre Google / YouTube, qui menace de déréférencer les « petits » labels qui n'accepteraient pas les nouvelles conditions contractuelles liées à son futur service de streaming. Affaire à suivre...

www.impalamusic.org



DE BREL À STROMAE

La grande histoire belge de la chanson française

Qu'ont en commun Jacques Brel, Salvatore Adamo, Pierre Rapsat, Maurane, Arno, Jean-Luc Fonck, Axelle Red, Saule, Suarez et Stromae ? Tous représentent en chansons et en français, chacun à leur façon, une certaine idée de la Belgique. Thierry Coljon, journaliste « musiques » au journal Le Soir saisit l'occasion de laisser nos artistes les plus emblématiques d'évoquer leur belgitude, de remonter le temps et de raconter la belle histoire de cette chanson française de Belgique qui ne cesse de trouver à Paris et ailleurs une audience de plus en plus grande.

Thierry Coljon, De Brel à Stromae, la grande histoire belge de la chanson française, Renaissance du Livre, 2014, 272 pages

COMMISSION ARTISTES

Au boulot !

Elle entamera ses travaux en septembre prochain et sa première mission consistera en la rédaction d'un règlement d'ordre intérieur dans lequel seront consignées les conditions d'octroi des documents qu'elle sera en charge de délivrer. Ces documents sont : le visa artiste, qui sera nécessaire pour utiliser l'article 1bis (travail sans employeur), et la carte artiste, qui sera nécessaire pour utiliser le RPI. Au sujet des demandes, il n'y a actuellement pas d'urgence. L'utilisation du 1bis et/ou du RPI se font encore dans les mêmes conditions que les années précédentes, sans visa et sans carte donc. Si toutefois vous souhaitez introduire une demande, voici les coordonnées de la Commission Artistes : Commission Artistes, Boulevard de Waterloo 77, 1000 Bruxelles. Plus d'infos : info@articommb.be

FOCUS CULTURE 2013

Le rapport de la Fédération Wallonie-Bruxelles

Troisième édition du Focus Culture, le rapport de la Fédération Wallonie-Bruxelles qui informe public et professionnels des éléments qui ont marqué l'année 2013 en matière de politiques culturelles. Un rapport qui se veut transparent, cohérent et accessible et qui compte deux parties principales. La première, intitulée « Faits » consiste en l'analyse des dépenses réalisées par la Fédération Wallonie-Bruxelles en matière de culture. Les montants octroyés aux bénéficiaires culturels sont présentés en fonction de critères comme le domaine culturel, la fonction culturelle, la situation géographique, etc. La seconde partie, « Tendances », se compose d'une sélection de dossiers et de zooms mettant en valeur des chantiers menés en 2013 comme la réforme du décret sur les centres culturels, la signature de l'accord de coopération culturelle avec la Flandre ou encore la préparation de Mons 2015, capitale européenne de la Culture.

Le rapport est disponible sur le site www.culture.be.



VEENCE HANAO

Le rappeur reçoit le Prix « coup de Cœur » de l'Académie Charles Cros

Il a séduit le jury du prestigieux prix Charles Cros qui récompense chaque année les meilleures œuvres musicales originales dans le domaine de la chanson francophone. Un jury, composé d'une cinquantaine de professionnels du milieu musical international a fait son choix parmi 15 lauréats ayant sorti un album au cours des 12 derniers mois. Dans le passé, Gainsbourg, Henri Salvador ou plus récemment Benjamin Biolay et Benjamin Schoos ont été lauréats. Le coup de Cœur francophone a pour but de soutenir la carrière d'un auteur, d'un compositeur, producteur ou éditeur de chanson francophone, sur base de critères stricts de qualité, hors de toute préoccupation de marketing. Le gagnant bénéficie de nombreuses retombées, il est notamment programmé au sein des festivals et salles partenaires de l'événement.

MARC PINILLA

Complice à Mons

Le leader du groupe Suarez devient officiellement « artiste complice » de la future Capitale européenne de la Culture. Sa première collaboration constituera en des ateliers et coaching musicaux pour les jeunes musiciens et compositeurs de la région, en partenariat avec le centre de formations Technocité. Sont d'ores et déjà prévus : un atelier de composition musicale (du 19 au 24 juin 2015) et une journée de coaching (le 25 juin 2015). Plus d'infos sur les conditions de participation sur www.technocite.be

CHAISE MUSICALE

De la Jazz

Station aux JM

Thérèse Preutens qui dirigeait les Jeunesses Musicales de Bruxelles laisse les rênes à Bé-rangère Cornez qui était jusqu'à présent à la tête de la Jazz Station à Bruxelles (St-Josse). Qui prendra donc la direction de la gare du jazz ? Affaire à suivre...

ET SI ON PARTAIT ?

Sabam for Culture poursuit son programme de bourses qui visent à couvrir une partie des frais pour pouvoir se produire à l'étranger. En introduisant une demande, les groupes ou artistes sélectionnés pourront compter sur une bourse de 600 € (300 € pour les projets solo). Grâce à ce programme, Sabam for Culture a pour objectif de contribuer à faire connaître le répertoire musical belge à l'étranger et d'aider les artistes membres de la Sabam à décrocher des contrats en dehors de nos frontières.

**thomas.vanlshout@
sabam.be**

SAULE EMPORTE LE PRIX RAPSAT-LELIEVRE

Le prix Rapsat-Lelièvre 2014 a été remis à Saule pour souligner l'excellence de son troisième album, *Géant*, réalisé avec le Britannique Charlie Winston. Le prix Rapsat-Lelièvre est remis annuellement par le ministère de la Culture et des Communications, le ministère des Relations internationales et de la Francophonie et Wallonie-Bruxelles International en alternance à un artiste ou à un groupe du Québec ou de la Fédération Wallonie-Bruxelles.

prixrapsatlelievre.org

PASSATION DE POUVOIR ENCORE...

Philippe Suinen ayant pris sa retraite le 30 juin dernier, c'est Pascale Delcomminette qui le remplace depuis le 1er juillet comme administratrice générale f.f. de l'AWEX et de WBI. Diplômée en traduction et en sciences économiques et sociales, Pascale Delcomminette a travaillé en milieu universitaire et à la Commission européenne avant de rejoindre le service public wallon où elle a exercé, depuis 1995, différents postes. Elle guidera désormais l'action internationale de la Wallonie et de la Fédération Wallonie-Bruxelles, en étant le relais de tous les opérateurs économiques, académiques, scientifiques et culturels dans leurs projets ou efforts de développement à l'étranger.



© David Lapaque

RENCONTRE JAZZ

Igor Gehenot

PIANISTE EN
MOUVEMENT

Entouré de Teun Verbruggen à la batterie et de Philippe Aerts à la contrebasse, le jeune pianiste liégeois, Igor Gehenot, sortira en octobre son second album chez Igloo : *Motion*. Un album qui devrait être dans la lignée du précédent, plein de lyrisme, de charme et de fraîcheur.

JACQUES PROUVOST

Road Story, votre premier album, sorti en 2011, a été un gros succès. Est-ce que cela vous a surpris et qu'en avez-vous retiré ?

Igor Gehenot : Oui, j'ai été surpris. L'accueil a été bon et tout s'est très vite enchaîné. Ce qui m'a permis de jouer dans beaucoup d'endroits différents et partout dans le monde. J'ai compris que ma musique plaisait à bon nombre de personnes et pas seulement aux fans de jazz. C'était important pour moi car ce que je recherche c'est d'essayer de toucher un large public avec des mélodies souvent « simples », influencées par toutes sortes de musiques, même parfois par la pop aussi. Dans ce deuxième album, j'ai essayé de continuer dans cette voie. J'ai continué à composer sans trop me poser de questions, sans trop calculer. Par contre, j'ai beaucoup réfléchi à l'enchaînement des morceaux. C'était, à mon avis, l'une des clés du succès du précédent album

Vous avez écrit en fonction de cela, en vous disant qu'il fallait tel type de compos plutôt qu'un autre ?

Pas vraiment. Mais j'ai éliminé certaines et j'ai gardé neuf compositions personnelles, auxquelles j'ai ajouté un standard que j'adore : *In The Wee Small Hours*

Of The Morning de David Mann et Bob Hilliard. Nous avons enregistré durant trois jours, sous forme de set de concert. Suivant l'ordre établi et pensé en amont, nous avons enchaîné les morceaux, plutôt que de les rejouer prise par prise, pour garder le dynamisme, la cohérence et une progression dans l'histoire. Ensuite nous avons sélectionné les meilleures versions.

Pour cet album vous avez travaillé avec Philippe Aerts, à la contrebasse, plutôt que Sam Gerstmans, pour quelle raison ?

J'adore le son de Philippe et j'ai eu la chance qu'il ait accepté tout de suite de rejoindre le trio car Sam Gerstmans tourne énormément avec Mélanie de Biasio et cela devenait compliqué à gérer. Cela n'avait pas de sens d'enregistrer l'album avec Sam et faire ensuite les tournées avec Philippe.

Les tournées précédentes vous ont inspiré pour l'écriture de ce nouvel album ?

Oui bien sûr, et le morceau *Santiago*, que j'ai écrit au Chili, en est la preuve flagrante. Les climats ou les paysages m'inspirent. Et cela me donne en plus des titres pour les morceaux. Je suis aussi un enfant de la ville et j'adore ce mouvement perpétuel, cette dynamique, c'est pourquoi j'ai

appelé cet album *Motion*. Tout cela m'inspire. Au Chili j'ai aussi joué avec le guitariste Federico Dannemann et un trompettiste, Sebastian Jordan, qui vit maintenant à New York. Ce sont des rencontres qui marquent également.

Cela ne vous a pas donné envie de les inviter pour cet album ?

J'avais déjà eu cette réflexion sur le premier disque, à savoir inviter un trompettiste, mais finalement j'ai préféré rester en trio et ne pas brouiller les pistes. Je ferai peut-être un projet en quartette dans le futur. Et puis, je joue dans d'autres projets, avec Guillaume Vierset, par exemple, ou avec le quatuor à cordes polonais Atom Strings Quartet et Lorenzo Di Maio pour le Gaume Jazz Festival qui va peut-être évoluer, qui sait ? En attendant, l'album *Motion* sort le 3 octobre à Flagey. Et nous aurons la chance d'enchaîner la tournée des JazzLab Series qui nous permettra de nous faire un peu mieux connaître en Flandre. Après, nous verrons.

www.igorgehenot.be

RENCONTRE JAZZ

Mâäk

SURPRISES AU RENDEZ-VOUS

Mâäk, le collectif à géométrie variable et aux musiques improbables, dirigé par Laurent Blondiau, s'apprête à entrer en studio pour un neuvième album. *Nine* risque bien, une fois de plus, de bousculer les idées toutes faites.

JACQUES PROUVOST



© Mâäk - Laurent Blondiau

l'enregistrement en quintette, qui est prévu pour l'album à sortir chez De Werf en octobre, va-t-il servir de terreau aux différentes « branches » de Mâäk ?

Laurent Blondiau : Pas spécialement, il s'agit d'un répertoire que nous ne jouons quasiment qu'en quintette. Il arrive qu'il y ait des exceptions, comme un morceau que l'on reprend avec MikMâäk, par exemple, ou que l'on reprenne une ou deux lignes de mélodies avec le projet électro, mais c'est anecdotique.

Quand vous écrivez pour le quintette, c'est donc très spécifique. Qu'est ce qui vous inspire, comment organisez-vous l'écriture, quels en sont les points essentiels ?

D'abord, je ne suis pas le seul à écrire. C'est en cela que Mâäk est un collectif. En ce qui concerne l'aspect artistique, nous nous occupons tous ensemble, Guillaume Orti, Jeroen Van Herzele, Michel Massot et João Lobo. Moi, je m'occupe, en plus, de l'aspect logistique du groupe. Le quintette s'est formé au fil des ans, on se connaît bien. On a joué avec des africains de tous horizons, on a essayé certains rythmes dans nos morceaux, certaines claves. On construit la musique de façon collective.

Parfois, quelqu'un arrive avec un morceau, on essaie différentes instrumentations, on cherche et on arrive à un son. C'est difficile de dire pourquoi on écrit. Certains musiciens cherchent autour d'un système, moi c'est plus organique. Parfois, en travaillant la trompette, une ligne apparaît que l'on développe en groupe. Cela peut être une ligne de basse, un début de mélodie.

Vous avez une idée précise des morceaux qui vont figurer sur l'album ?

On a plein de morceaux. On en a trop, même. C'est un luxe mais il va falloir faire une sélection drastique. De plus, nous avons envie d'introduire des moments plus libres dans certaines intros. Nous allons enregistrer au Meent, dans les mêmes conditions que lorsque nous avons enregistré notre premier album *Le nom du vent*. Ce sera dans les conditions de répétitions, tous en rond. Il se peut donc que l'on improvise et que l'on s'éloigne totalement de ce qui était prévu au départ.

Vous voulez garder cette spontanéité, provoquer ce risque de l'accident qui peut amener quelque chose d'inattendu.

Oui. Le danger de cette formule, c'est qu'il n'y a pas de re-re, comme on dit. Il n'y a pas de micro d'appoint, nous ne sommes

pas séparés en cabines. Si ce n'est pas bon, on recommence. Et si il y a un pépin, tant pis. Si la magie est là, on laisse le petit pépin : c'est la musique qui prime. Nous enregistrerons en trois jours, même si le troisième jour servira de répétition avec MikMâäk, le big band de 16 musiciens, avec lequel nous jouerons le lendemain au Jazz Middelheim. Nous serons également en résidence au Marni l'année prochaine avec cette formule.

Comment s'appellera l'album ?

Il devrait s'appeler *Nine*. Chronologiquement, c'est le neuvième album, même si d'autres ne sont pas encore parus, comme celui enregistré en 2005 avec les chasseurs Bambara, ou celui avec Ghalia Benali. On sort le CD à l'occasion de Jazz Brugge en octobre. Et on a une tournée d'une quinzaine de jours, dans la foulée, avec des concerts à Bruxelles, au Sounds le 3 et 4, par exemple.

www.maakspirit.be



Brendelbr © Claire Kinglet

RENCONTRE **CLASSIQUE**

Festival de Wallonie

LA CROISIÈRE S'AMUSE

La programmation fleuve du Festival de Wallonie vogue cette année sur le Danube. Trois mille kilomètres de long, dix pays baignés, et quelques grands centres de musique traversés (dont Vienne et Budapest). Un voyage d'autant plus riche qu'il ne s'interdit pas les détours par d'autres villes (Prague ou... Buenos Aires !) et d'autres genres que le classique. Voilà qui ouvre bien des horizons. Escales.

NICOLAS DERNY

UN JEU D'ENFANT(S)

Aux premiers jours de l'été, le périple commençait à bord (entre autres) du paquebot Flagey, avec le jeune et déjà très couru Festival Musiq'3. C'est l'une des personnalités phares de la chaîne, Patrick Leterme – également bien connu des téléspectateurs du Concours Reine Elisabeth –, qui dirige *Brundibár*, un opéra de Hans Krása choisi comme fil rouge de cette édition. Sélectionnés parmi la centaine d'artistes en herbe auditionnés, les 16 enfants-chanteurs de la production auront donc, pendant cinq mois, roulé leur bosse dans toutes les provinces. Retour au bercail le dimanche 23 novembre, pour une ultime représentation au célèbre Studio 4.

On vous raconte : Aninka et Pepíček doivent acheter du lait pour leur mère malade, et décident de chanter sur la place du village afin de récolter les quelques sous nécessaires. *Brundibár*, joueur d'orgue de barbarie qui voit cette concurrence d'un mauvais œil, veut les faire déguerpir. Heureusement, les marmots triomphent grâce à l'aide du chien, du chat et de l'oiseau.

Si la fable se termine bien, il en va tout autrement pour le compositeur. Déporté à Terezín en 1942, il y dirige la pièce plus d'une cinquantaine de fois, avant de mourir à Auschwitz, en 1944. Pour autant, pas de référence à l'abominable Führer – que caricature le livret du très politisé Adolf Hoffmeister –, ni à l'univers concentrationnaire : *l'œuvre est écrite avant l'internement de Krása et le texte ne mentionne pas directement Hitler (même si les témoignages des survivants montrent que les enfants qui l'ont joué dans le camp savaient très bien qui se cachait derrière le personnage de Brundibár)*. Nous en avons bien sûr discuté avec la troupe pendant les répétitions et je fais une mini-introduction avant chaque représentation. Mais nous n'avons pas souhaité insister sur ce contexte, explique Patrick Leterme.

Et pour cause : le spectacle s'adresse aux familles, en ce compris les plus jeunes (dès 5 ans). *Pour ouvrir les représentations aux plus petits, il fallait que les valeurs véhiculées par l'opéra soient exprimées de manière universelle : sinon, ce serait trop lourd à porter*, poursuit le directeur musical en insistant sur les différents niveaux de lectures de la mise en scène de Vincent Goffin. Une production qui se veut finalement à l'image de sa musique, fraîche et simple... mais faussement simple.

MÉANDRES CHAMBRISTES

Envie de dépaysement ? Le 1^{er} octobre, le violoncelliste François Salque et l'accordéoniste Vincent Peirani feront souffler sur Nivelles l'ébouriffant vent d'*Est* (du nom de leur album gravé pour Zig Zag Territoires) : un kaléidoscope de pièces commandées à de jeunes compositeurs contemporains tous inspirés par le folklore d'Europe « orientale ». Grisant de virtuosité.

Autre voyage étonnant, celui qui nous mènera de la musique klezmer à... l'Argentine d'Astor Piazzolla. Marc Grauwels (flûte), Christophe Delporte (accordéon) et Joëlle Strauss (violin) rois du tango ? Et pourquoi pas !

De son côté, le Trio Arthur Grumiaux opte, si l'on ose écrire, pour la vie de Bohême – c'est de son âge, à vingt-et-un ans. Au programme, émotions contrastées : l'*Opus 15* de Smetana, saisissant de dramatisation et les célèbres *Dumky* de Dvořák qui, dans une irrésistible alternance de mélancolie et d'exaltation, réinventent le folklore tchèque (Mons, le 4 octobre). Autres « tubes » le lendemain au Château de La Hulpe, où les jeunes pousses de la Chapelle Reine Elisabeth proposeront, en deux concerts (à 15 et 17 heures), une « schubertiade » qui s'annonce délicieuse. Musiciens à suivre...

LIÈGE « À L'ANCIENNE »

Qui dit « Prêtre roux » pense généralement Venise. Raté ! Le 6 septembre, les Muffatti nous emmènent à Prague. Plus précisément, à la cour du comte Václav Morzin où brillait, il y a trois siècles, l'*Orchestra virtuosissima dont Vivaldi était, entre 1719 et 1729, le maestro di musica in Italia*. Il lui envoyait une sélection de concertos chaque année, rappelle le chef Peter Van Heyghen, qui dirigera également la musique d'Antonín Reichenauer et de František Jiránek, membres éminents de l'illustre formation récemment redécouverts au disque. Autre grand nom à l'affiche : Jan Dismas Zelenka. En poste à Dresde, le Tchèque revient en Bohême en 1723 pour le couronnement de Charles VI et compose au passage quelques œuvres orchestrales assez virtuoses dont on peut penser qu'il les desti-

nait à l'ensemble de Morzin. C'était sans aucun doute le meilleur orchestre pragois de la décennie 1720, précise encore le directeur artistique des Bruxellois.

Quatre jours plus tard, direction la Collégiale Saint-Barthélémy pour le concert des Scherzi Musicali emmenés par leur fondateur, le très polyvalent Nicolas Achten. On connaît leurs affinités avec l'écriture si sensuelle de Giovanni Felice Sances depuis le très bel enregistrement qu'ils lui consacraient en 2010 chez Ricercar ; voici l'occasion de les entendre également dans quelques motets du mieux connu Johann Joseph Fux, successeur de l'Italien au poste de Kapellmeister de la cour de Vienne (en 1715).

Dans un autre registre, l'Opéra Royal de Wallonie accueillera, le 5 octobre, Bejun Mehta, « guest star » américaine du Festival. Lui qui, enfant, impressionnait déjà Leonard Bernstein par sa maturité musicale, a longtemps cherché sa voix. Baryton « moyen », selon ses propres dires (mais aussi violoncelliste et producteur de disques), il lui aura fallu lire un portrait de David Daniels dans *The New Yorker* pour que le déclic se produise en 1997 : ce sera contreténor ou rien. Aujourd'hui, les plus prestigieux théâtres se l'arrachent. S'il impressionne autant dans le répertoire baroque que dans l'opéra contemporain, Mehta la joue cette fois plutôt classique (Mozart, Jean-Christophe Bach, Gluck et Traetta), entouré qu'il sera de la prestigieuse Akademie für Alte Musik Berlin. What else ?

HISTOIRES DE SAX

Pour fêter le bicentenaire de la naissance d'Adolphe Sax, le Festival de Wallonie s'offre un invité d'honneur de choix en la personne du très éclectique Fabrizio Cassol. En septembre, il se produira avec l'Ensemble 7 à 8 dans quelques-unes de ses propres pages et autres surprenants arrangements de ses jeunes collègues issus d'Arts², le conservatoire de Mons (La Louvière, le 24). Il retrouvera ensuite son célèbre trio Aka Moon et le violoniste belge Tcha Limberger pour un concert qui mêlera sonorités balkaniques, tziganes, et jazz manouche (Liège, le 25). Éclectique, on vous dit !

www.festivaldewallonie.be



© Boris Gertz

RENCONTRE ROCK

Joy

DES BATAILLES AU QUOTIDIEN

En mai dernier, à l'occasion des Nuits Botanique, Marc Huyghens « testait » sur scène quelques nouveaux titres de Joy. Tous extraits de l'album alors encore à venir. *All the battles* est fin prêt et sort ce 3 octobre.

DIDIER STIERS

Joy, c'est-à-dire Marc Huyghens, Françoise Vidick (chant, percus) et Katel (chant, guitare, basse) est remonté trois fois sur scène depuis : lors de la déclinaison des Nuits à l'Alhambra de Mons, d'une date *super roots* (sic) à Caen, et puis à Paris, aux 3 Baudets. Là, nous avons vu des gens avec qui nous allons bosser. Avec Nico et l'équipe française, tout devrait aller bien aussi. Nous avons quatre filles qui sont super, qui sont un peu au top chacune dans leur domaine au niveau promo. Donc j'espère...

Le trio a quelque peu changé, depuis l'album précédent... Plus d'Anja Naucler au violoncelle ?

Marc Huyghens : Pour le premier, nous avons hésité entre une basse et un violoncelle. J'ai beaucoup aimé tout ça, mais... ce premier album était quand même extrêmement sombre. Tous ces tempos très lents, comme une locomotive qui avance dans un tunnel ! Et puis, nous y avons réfléchi. Et comme nous nous posions la question de savoir ce que nous allions faire, Françoise m'a parlé de Karen. Elles se sont connues il y a plus de dix ans. Karen était vachement intéressée. Mais les mois ont passé, et puis je bossais dans mon

coin, jusqu'au jour où je me suis dit que je n'allais pas continuer à travailler seul, que c'était absurde, qu'il fallait bouger. Et nous nous sommes retrouvés chez Karen qui habitait alors en Bretagne.

Avec des maquettes ?

Des canevas. Et en une semaine, nous avions terminé deux morceaux. De la magie pure ! Le dernier souvenir que j'avais de ça, c'était les débuts de Venus. Nous sommes à trois, nous nous entendons merveilleusement bien, nous bossions comme des malades et ça passe ! Je suis arrivé là en me disant : « Est-ce que je continue à faire de la musique ? » Vraiment ! Et j'en suis parti en me disant : « Comment j'ai pu me poser cette question ? »

Et pourquoi te la posais-tu, cette question ?

Avant, j'étais perfectionniste. Je le suis devenu moins... Le perfectionnisme, pour moi, est lié à la manière dont tu vas arranger les morceaux. Mais des canevas de base, j'en ai jeté, jeté, jeté ! Et je me disais : « Mais quoi, enfin, tu vas jeter jusqu'à quand ? Et pourquoi ? ». Et puis, je me suis souvenu d'une petite phrase de Thom Yorke. Loin de moi l'idée de me comparer à lui, mais c'est lui qui gambergeait, et sa

femme lui a demandé pourquoi il ne laissait pas juste venir ce qui vient... C'est ce que j'ai fait. Et c'est ce qui a transformé ces canevas peut-être pas exceptionnels. En tout cas à mes yeux, c'est le boulot à trois. C'est ce qu'on en fait. Il y a un truc, sinon elles n'auraient pas suivi. Ce n'est pas juste pour me faire plaisir !

Comment le travail a-t-il progressé, à partir de là ?

Nous avons continué à bosser par blocs de semaines. Et chaque fois dans des lieux différents. Qui ont amené aussi des énergies différentes...

C'était planifié ?

Oui, tout simplement parce que ça permettait d'être 24 heures sur 24 là-dedans. Nous allions remplir le van avec les courses du supermarché, nous faisons la tambouille, nous bossions... Quand tu ne fais que ça, tu reviens sur les morceaux, tu progresses... C'est Karen qui a réalisé tous les enregistrements des démos. Elle est très à l'aise avec la technique. Elle est brillante.

Et vous avez décidé de faire appel aux services de John Parish...

Dès le moment où nous avons compris que

c'était «le» truc et que nous n'allions plus le lâcher, que nous devenions un groupe, j'ai vite contacté John Parish. Et heureusement que je m'y suis pris suffisamment tôt : lui, plus il travaille, plus il a de demandes. Nous nous y sommes pris six mois à l'avance ! Et boum, en une semaine, c'était calé ! Il travaille toujours avec Ali Chant. Le binôme marche super bien. Et nous avons super bien préparé. Et puis lui, qu'est-ce qu'il a fait ! Il a encore enlevé quoi ! On ne peut pas dire que ce soit surproduit, mais il a enlevé des trucs !

Tu avais déjà eu des contacts préalables avec lui ?

Je le connais depuis 99. Je l'ai rencontré à l'Olympic, à Nantes, et puis on s'est recroisés plusieurs fois. Le lien privilégié que j'avais avec lui, c'était par Jean-Marc Butti, le batteur de Venus, qui a continué avec PJ Harvey. Donc, on s'est croisés... Et on parlait de bosser ensemble, mais cette fois, ça a enfin été possible. Et là, c'est la première fois – je parle à titre personnel –, que je donne carte blanche à quelqu'un.

Stressant ?

Il y a eu des moments où je me disais «il enlève, il enlève, mais il va s'arrêter où ??» Et puis voilà... Il est sans compromis.

Que cherchais-tu chez John Parish, à la base ?

Exactement ça : pas de compromis !

Joy, c'est un garçon et deux filles, donc des sensibilités différentes : comment se mélangent-elles ?

Je l'ai toujours dit : j'ai eu d'énormes bonheurs avec mon précédent groupe, mais tourner avec sept mecs, donc dans une équipe de huit... Il y a un moment où, je l'avoue, j'en avais plein le cul aussi. Parce que dans la vie, c'est plus varié que ça, quoi ! Mais ça va plus loin : en règle générale, je m'entends mieux avec les femmes. Je crois que c'est une manière d'appréhender la musique mais aussi le boulot. Françoise, par exemple, est beaucoup plus dans la musique que je n'y suis. Elle est beaucoup moins présente avec son cerveau et complètement avec ses tripes. Alors que moi, je suis plus à analyser ce qui se passe tout en jouant. Je l'admire pour ça, et c'est elle qui nous tire à ce moment-là vers cette chose beaucoup plus viscérale ou instinctive. Je ne dis pas que c'est «la» formule magique, mais j'ai l'impression que pour les deux filles et moi, c'est la bonne formule.

www.joymusic.be

RENCONTRE ÉLECTRO-POP

Aksak Maboul

REMONTE LE TEMPS

Terminer un album 30 ans après sa mise en chantier n'est pas chose commune. C'est pourtant ce que vient de réaliser Aksak Maboul, le groupe de Marc Hollander et pionnier du label Crammed. Entre 81 et 83, accompagné par la chanteuse Véronique Vincent (The Honeymoon Killers/Les Tueurs de la Lune de Miel), il avait commencé à travailler sur un troisième opus... resté inachevé. Jusqu'à aujourd'hui. L'objet s'intitule – évidemment – *Ex-futur album*.

DIDIER STIERS



Pourquoi le projet n'a-t-il jamais abouti à l'époque ?

Véronique Vincent : Il faut revenir sur sa genèse... Marc commençait à travailler sur le troisième album de son projet Aksak Maboul et m'a proposé d'en écrire les textes et de les chanter. Nous avons ainsi créé une série de chansons, à la fois structurées et débridées, qui incorporaient des éléments musicaux caractéristiques d'Aksak Maboul, inhabituels dans un contexte de pop songs.

Marc Hollander : Nous nous sommes retrouvés avec un objet étrange, à plusieurs facettes, résultant de la combinaison de nos backgrounds respectifs, une sorte de pop électronique chantée en français, axée sur les textes «à double fond» de Véronique, et intégrant des divagations inattendues, des

couleurs musicales contrastées. Dans notre grande candeur, nous voyions néanmoins ce projet comme quelque chose de très pop et, vu que mon label, Crammed, en était encore à ses premiers balbutiements, nous pensions qu'il nous fallait trouver une licence avec une major en France. Nous n'étions d'ailleurs pas les seuls : séduit par le projet, Alain Chamfort nous a aidés à présenter les maquettes à plusieurs maisons de disques, mais elles ont toutes trouvé ça trop excentrique. Il faut se souvenir de ce qu'était le paysage musical français vers 1983...

W : Nous avons fini par passer à autre chose, et le projet est resté inachevé.

Quel a alors été l'élément déclencheur de ce «retour» ?

W : En réécoutant ces chansons, il y a un an ou deux, nous les avons redécouvertes avec plaisir. Et il nous a semblé que ces arrangements, ce mélange de genres était plus compréhensible maintenant qu'à l'époque. Certains fans (qui avaient entendu les deux seules maquettes, parues confidentiellement) ont même donné un dernier coup de pouce, en créant un groupe de pression sur Facebook ! Il fallait encore que Marc trouve du temps à y consacrer, car il a dû se replonger dans les maquettes pour en tirer un album.

Qu'est-ce qui pourrait vous donner l'impression que le public a l'esprit plus ouvert aujourd'hui pour ce genre de musique qu'il y a 30 ans ?

W : Au début des années 80, les genres musicaux étaient encore très compartimentés : new wave, rock anglo-saxon, variété française, chanson à texte, ... Ce disque mélangeait peut-être trop de styles (y compris des incursions africaines, moyen-orientales, dub, etc.). Le public actuel a des goûts beaucoup plus fins et éclectiques, et l'hybridation tous azimuts n'est plus chose rare.

MH : Nous venons de recueillir des réactions initiales enthousiastes (notamment de la part de jeunes musiciens), qui nous font plaisir : apparemment, cet album sonne très actuel, bien qu'on perçoive clairement qu'il n'est pas récent... Mais, à quelques détails sonores près, il est difficile à situer dans le temps. Pour ma part, j'y entends des éléments sixties, seventies, eighties, même nineties par anticipation (certaines rythmiques pré-techno), sans parler des influences «d'ailleurs» (Congo, Balkans, jazz, etc.). L'aspect «avant-pop», l'alliance de mélodies évidentes avec des éléments plus aventureux, est certainement plus lisible aujourd'hui.

www.crammed.be



© La Smala

La Smala

Un Murmure Dans Le Vent

Pur Jus/Team4Action

'album s'intitule *Un Murmure Dans Le Vent*. C'est une façon d'émerger sur la pointe des pieds?

Rizla : Avant de finaliser l'album, on avait ce titre. *Un Murmure Dans Le Vent*, c'est comme une goutte d'eau dans l'océan. Quand on a commencé à jouer ensemble, on a tout de suite évité de se prendre la tête. Si les gens n'adhéraient pas au projet, on n'allait pas se rendre malades. Appeler l'album comme ça, c'est une forme de modestie : une prise de conscience des forces et faiblesses de La Smala. *Un Murmure Dans Le Vent*, c'est quelque chose qu'on peut entendre, un truc qui peut attirer l'attention. Ou pas. On reste lucide. On sait que tout ça est fragile.

Une partie de votre répertoire se joue à l'énergie. Parallèlement, plusieurs morceaux traînent une certaine mélancolie. Ce côté désenchanté fait-il partie intégrante de votre personnalité ?

Seyt : Notre musique est une extension du quotidien. Dans la vraie vie, parfois tu as la patate et une solide envie de rigoler. D'autres fois, tu te sens plus pondéré et philosophe. Je pense que nos morceaux reflètent bien cette ambivalence. Pour écrire les textes, on s'inspire de notre vécu. Cela

implique des décharges d'adrénaline et des coups de blues. D'un côté, il y a les regrets et les frustrations. De l'autre, il y a de la joie de vivre et un attrait pour la fête. Avec La Smala, on n'est jamais dans le calcul. On n'est pas là pour vendre du rêve aux gens.

Contrairement à de nombreux artistes belges de la scène hip-hop, vos références musicales ne sont pas nécessairement à chercher en France ou aux États-Unis. Ultime Team ou Opak sont souvent cités en exemple. Peut-on dire que votre musique est ancrée dans la culture belge ?

Senamo : Opak et Ultime Team sont des modèles. On a découvert la musique de ces mecs via le premier volume de la compilation *Dans Ta Rue*. Pour nous, c'est un ouvrage de référence. Ici, les textes font directement référence à la Belgique. C'est important parce notre réalité est différente. On n'est pas issu de la banlieue française. Avec cette compilation, on a pigé qu'on pouvait faire les choses aussi bien – si pas mieux – qu'en France.

La scène hip-hop belge souffre parfois du « complexe de Caliméro ». Pour de nombreux artistes les déceptions dépassent

RENCONTRE MUSIQUES URBAINES

La Smala

ESPRIT DE FAMILLE

Groupe de jeunes rappers issus de différents collectifs bruxellois, La Smala sort officiellement de l'ombre avec *Un Murmure Dans Le Vent*, premier album réjouissant et farouchement indépendant. Loin de l'ego trip et des lieux communs du hip-hop bling-bling, La Smala rénove les formules du siècle dernier. Comme un droit de réponse aux Français de 1995, la musique de La Smala s'enracine dans la réalité avec une façon d'appréhender le monde en noir-jaune-rouge.

NICOLAS ALSTEEN

trop souvent les attentes. Sans parler du manque de visibilité qui semble accompagner les sorties discographiques. Avec le tour de force réalisé à l'occasion de la sortie de votre premier album, vous semblez échapper à ces symptômes. Comment l'expliquez-vous ?

Senamo : À la base, nous étions les plus gros Caliméros de Belgique. On se sentait exclu du mouvement, systématiquement boycotté. À un moment, c'était carrément notre marque de fabrique. De fil en aiguille, on s'est détourné des attentes. On s'est contenté de faire de la musique pour le fun. Au final, ça a été l'élément déclencheur. Après, la visibilité dont on bénéficie aujourd'hui est aussi à mettre en parallèle avec l'émergence des réseaux sociaux. Ils n'étaient pas aussi développés à l'époque où James Deano et Opak sortaient des disques. Avec La Smala, nous sommes arrivés au bon moment, juste avant l'explosion de Facebook. Dès le début, on a pris le pli de diffuser notre musique via cette interface. Notre présence sur les réseaux sociaux, ce n'est pas une stratégie bien établie, plutôt un concours de circonstance lié à l'époque.

www.lasmala.net

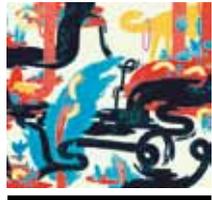
RENCONTRE ROCK

Leaf House

LA POSSIBILITÉ D'UNE ÎLE (DÉSERTE)

Tout commence par une séance de bluff. Un mec prétend être à la tête d'un groupe et signe un deal avec un label qui n'existe pas. Dans les faits, c'est ce qu'on appelle un vrai plan foireux. Dans la réalité, ce jeu de dupe va donner naissance à Leaf House, formation dévergondée, entièrement dévouée au renouvellement de la pop moderne. Produit et peaufiné dans ses moindres détails par l'équipée liégeoise, l'album *Lleeaaffhhooussee* s'agite aujourd'hui sur des secousses électroniques et de belles envolées cosmiques. Quelque part entre l'Amérique d'Animal Collective et le Canada de Caribou, voici la Belgique de Leaf House.

NICOLAS ALSTEEN



Leaf House
Lleeaaffhhooussee
JauneOrange Records/Pias

Avant d'opter pour le nom de scène Leaf House, le groupe s'appelait Bailabombay. Pourquoi avez-vous changé d'identité ?

Romain Cupper: Bailabombay, c'était plutôt un nom de code perso utilisé pour gérer un compte MySpace. À l'époque, j'avais déposé quelques morceaux et Earphones Production, un petit label fantôme de la région montoise, avait manifesté de l'intérêt et voulait produire un disque de Bailabombay. J'ai refusé en expliquant qu'il s'agissait d'un projet solo et que je préférais concentrer mes efforts autour de Leaf House. Problème : dans le monde réel, le groupe n'existait pas. Face à l'urgence de la situation, je suis allé trouver des potes et on a enregistré *Wood Signs We Found*. C'était le début de l'aventure.

Leaf House compte désormais parmi les forces vives du collectif JauneOrange. Vous êtes là depuis longtemps ?

Dès nos débuts, on a essayé de tisser des liens avec JauneOrange (*JO, Ndlr*). À un moment, c'était presque du harcèlement. Dès qu'on avait un concert, on envoyait un mail à JO en leur disant : *On a une date et en plus, on est de Liège. Prenez-*

*nous. Cette obstination devait les faire flipper (Sourire). Finalement, on a eu l'occasion de jouer au Botanique et, à partir de là, les gens de JO ont capté qu'on était sain d'esprit. Fin 2012, on a enfin reçu notre chance. JO gère les activités de plusieurs formations. Du coup, on a dû patienter et attendre notre tour. C'est grâce à eux si on a mis sur pied une véritable stratégie. Au début, on souhaitait sortir un album avec 17 morceaux. L'équipe de JauneOrange a tout de suite cherché à nous raisonner en nous démontrant que c'était une mauvaise idée, qu'il serait plus judicieux de sortir un E.P. (*Allthafa, Ndlr*) pour se rappeler aux bons souvenirs des uns et des autres, puis de revenir avec un véritable album.*

Entre temps, Leaf House s'est métamorphosé, passant d'un trio à un quintet. Pourquoi ?

On a enregistré l'album à quatre mais pour pouvoir le reproduire sur scène, on a accueilli Thibaut Gorissen à la batterie. On se sent plus à l'aise dans cette formule. En concert, les rôles sont mieux répartis. Quand on a travaillé sur le nouveau disque, on ne s'est posé aucune question : on a empilé les couches de synthé et accumulé les parties de guitare. On n'a jamais

pensé qu'on serait peut-être dans l'incapacité de reproduire cette orgie sonore sur scène. En préparant la scène, on a compris les limites de cette démarche.

Votre album s'intitule *Lleeaaffhhooussee*. Ça se crie ou ça s'épelle ?

On a longtemps réfléchi avant d'opter pour ce titre (*Rires*). Pour élaborer le disque, on a communiqué par démos interposées. On se faisait écouter le résultat de nos avancées via la plateforme de distribution audio SoundCloud. Pour y accéder, il suffisait de taper *Lleeaaffhhooussee* dans la barre de recherche Google. Cette solution nous permettait d'entrer sur notre page au départ de n'importe quel ordinateur. On pensera à modifier le mot de passe pour le titre du prochain album (*Sourire*).

.....
leaf-house.bandcamp.com
.....

DOUBLE RENCONTRE **ROCK**


Romano Nervoso VS. Dario Mars & The Guillotines

FRÈRES D'ARMES

Pendant dix ans, Renaud Mayeur et Giacomo Panarisi ont servi la même unité. Embrigadés sous l'étendard de Hulk, ces deux guérilleros du riff crado ont donné un sérieux coup d'accélérateur au rock stoner belge. Depuis La Louvière, ils ont véritablement dynamité la scène wallonne avant de s'engager à l'étranger pour enregistrer, en plein désert californien, au Rancho De La Luna. En mission infiltrée dans l'antre des Queens of the Stone Age, les mecs ont livré des bagarres de guitare et des bastons de batterie. Ils ont même réussi à faire chanter quelques hauts gradés. Jesse Hughes (Eagles of Death Metal), Chris Goss (Masters of Reality) ou Brant Bjork (Kyuss) sont venus donner de la voix sur leurs morceaux. Et puis, tout a explosé. Hulk s'est séparé pour laisser libre cours aux inspirations des deux rockeurs. Giacomo s'est inventé une autre Italie à la tête du groupe Romano Nervoso. Renaud a composé des musiques de films pour Bouli Laners (*Eldorado*, *Les Géants*) et lancé un nouveau projet bien tranchant : Dario Mars & The Guillotines. À quelques mois d'intervalle, les ex-associés publient un nouvel album. *Black Soul* pour Dario, *Born To Boogie* pour Romano. En cavale, les deux tontons flingueurs se retrouvent autour d'une interview croisée. Chacun pose les questions à l'autre. Attention aux balles perdues.

NICOLAS ALSTEEN

Romano Nervoso VS.

Renaud Mayeur : Le nouvel album de Romano Nervoso est deux crans au-dessus du précédent. Compos, arrangements, instruments : tout sonne mieux ici. Comment l'expliques-tu ?

Giacomo Panarisi : J'ai bossé. Sans arrêt. L'autre avait été plié en trois jours. Cette fois, je me suis attardé sur les compos pendant plus d'un mois.

Sur *Born To Boogie*, tu as définitivement laissé tomber ton côté Plastic Bertrand italien. La musique festive, tu laisses ça aux autres ?

C'est une forme de maturité. En vieillissant, toutes les blagues ne fonctionnent plus comme avant. Certaines choses te font encore rire, d'autres plus du tout. Pour écrire les nouveaux morceaux, je me suis une fois encore réfugié dans la culture italienne, mais plus dans ses formes exubérantes. Je voulais toucher à sa mélancolie, composer des « sket'braguettes » : de beaux slows à l'ancienne. J'ai cherché à retrouver le charme des titres de Paolo Conte, Pino Daniele ou Adriano Celentano. Malgré tout, on retrouve encore quelques traits d'humour. Mais ils sont moins tape-à-l'œil, plus discrets...

Par le passé, tu avais tendance à considérer un disque comme un prétexte à faire de la scène. Tu as changé d'avis ?

Désormais, je ressens le besoin d'enregistrer des albums que j'ai envie d'écouter chez moi. S'il y a de la scène derrière, tant mieux. Dans le cas contraire, ça ne va pas me rendre malade. Je prends bien plus de plaisir aujourd'hui avec Romano Nervoso. Avant, j'avais l'impression de m'imposer des limites, de flirter avec le compromis.

Quand on jouait ensemble dans Hulk, tu aimais beaucoup Lenny Kravitz et les Foo Fighters. C'est toujours le cas ?

Lenny Kravitz est un piqueur de plan professionnel. Le truc, c'est que ce mec joue parfaitement de tous les instruments. C'est une machine de guerre. En concert, il a la classe et s'en tire avec une solide collection de morceaux indéboulonnables. Les

Foo Fighters, j'ai décroché à partir du troisième album. Mais le premier était fabuleux. D'autant plus que Dave Grohl avait tout fait lui-même. J'aime bien ces musiciens capables d'assembler un disque de A à Z.

Le rock pour toi, c'est quoi ? Une langue morte ? Un objet de réinvention ? Des plans immuables ? Un flambeau qui se passe de génération en génération ?

C'est comme une course relais. Pour ça, j'aime bien l'idée du flambeau. Il faut apporter la lumière aux jeunes. (*Sourire*) Sérieux, ça me fait poiler de voir des gamins débarquer avec un arsenal de pédales d'effets, en essayant directement de faire des trucs compliqués. Alors que, pour la plupart, ils sont incapables de s'attaquer à l'essence du truc. Sans faire mon vieux con, le blues reste quand même le chemin le plus court pour piger les rudiments du rock. Aujourd'hui, la télé a totalement délaissé les guitares. La radio ? N'en parlons même pas. Les jeunes sont complètement livrés à eux-mêmes. S'ils ne fouillent pas sur Internet, ils sont foutus. Du coup - et on ne peut pas leur en vouloir -, ils prennent en modèle des mecs qui, eux-mêmes, imitent lamentablement les plans de Led Zepelin. Mais aucun ne connaît réellement Robert Plant. On est face à un problème d'éducation.

Peux-tu terminer cette phrase ? « Il n'y a rien de pire qu'un groupe de rock qui »

...se coupe les cheveux chez Olivier Dachkin et s'habille dans les cabines d'essayage du H&M.



Romano Nervoso
Born To Boogie
Origami Music

Dario Mars & The Guillotines VS.

Giacomo Panarisi : Qui est Dario Mars ? Un lien de parenté avec Bruno ?

Renaud Majeur : C'est le nouveau Ziggy Stardust. Dès que j'ai lancé ce projet, je savais. J'ai vu le nom. Dario Mars, c'est une vision. De toute façon, il n'y a pas

de création sans vision. Tu ne peux pas bricoler une chanson sans l'avoir imaginée au préalable. C'est impossible. Ou alors c'est n'importe quoi. Au final, Dario Mars, c'est moi. Et Romano Nervoso, c'est toi.

Les ambiances cinématographiques sont présentes d'un bout à l'autre du disque. Quels sont les films qui ont inspiré les morceaux de *Black Soul* ?

Contrairement à ce qu'on pourrait croire, je trouve davantage d'inspiration dans la littérature que dans le cinéma. Je suis un féru des livres signés par Edgar Allan Poe et Howard Phillips Lovecraft. J'aime les récits d'horreur, les bouquins fantastiques et de science-fiction. L'univers d'un écrivain comme Norman Spinrad m'influence pas mal aussi. La fois dernière, j'ai terminé *L'échiquier du mal* de Dan Simmons. C'est trash à mort. C'est l'histoire d'un gars qui contrôle les gens par la pensée. Au fil des pages, il pousse tous les protagonistes à s'affronter. Et ça vire au massacre. Il y a des bras arrachés, des vieux nazis et de bonnes scènes d'apocalypse. Quand tu refermes ce roman, t'as pas envie de siffler un air joyeux. Tu te diriges plutôt vers des riffs plombés et des mélodies ténébreuses. On ne peut pas dire que je sois un cinéphile. Je travaille pour des gens qui le sont. Je mets ma sensibilité à leur service. Et ça se passe plutôt bien. Mais moi, Wim Wenders, ça me fait chier. Mes films préférés, ça doit être *La cage aux folles* et *Un éléphant ça trompe énormément*. Disons que j'apprécie le cinéma français des années 1970.

Ta musique est moins tournée vers le hard rock qu'à l'époque de Hulk. C'est un choix ou une conséquence de l'âge ?

La vérité se situe entre les deux. Ces dernières années, j'ai rencontré des problèmes de santé. Suite à un AVC, j'ai perdu l'usage d'une partie de mon corps. Tout le côté gauche est affaibli de 10 %. Pour moi, quand on joue des morceaux rentre-dedans, il faut le faire à fond. Sans demi-mesure. Avec Hulk, on était à mi-chemin entre la boxe et la musique. Aujourd'hui, je suis incapable de tenir un rythme pareil. Avec ma patte folle, je peux jouer pendant une heure. Grand maximum. Après, je m'éroule. Parfois, ça me manque de balancer du gros son... Mais je relativise en me disant que je ne suis plus un adolescent. Je n'ai plus la même rage en moi qu'autrefois. Tout ça m'a obligé à fouiller, à chercher d'autres modes d'expression.

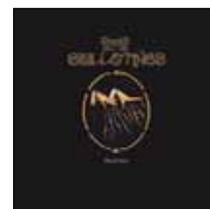
Sur l'album, on trouve *The Jailer*, un morceau écrit à l'époque de Hulk. Pourquoi re-fait-il surface aujourd'hui ?

Toute ma vie, j'ai crié dans le micro

comme un goret qu'on égorge. Mes cordes vocales sont déjà bien flinguées. Si je devais faire une analogie footballistique, je dirais que je ne suis plus un attaquant. Mais un milieu offensif. Désormais, mon rôle est de faire la passe décisive. J'en avais marre de m'éreinter sur *The Jailer*. J'ai refile les voix du morceau à la chanteuse Bineta Saware et au bassiste David Kostman et, cette fois, ça fonctionne. Avec le temps, j'ai appris à me positionner autrement. Là, je me sens plus à l'aise dans le costume de compositeur.

Pendant dix ans, on a joué ensemble dans Hulk. Si tu pouvais revenir en arrière et changer une seule chose, ce serait quoi ?

Notre hygiène de vie. Sans hésitation. À l'époque, on abusait d'alcools et d'excitants en tous genres. On était rarement en pleine possession de nos moyens. L'humeur était en dents-de-scie et l'ambiance s'en ressentait souvent. En moyenne, on sortait un bon concert sur trois. Je crois que si on avait appris à gérer ça à temps, Hulk serait devenu une solide tête d'affiche. Quand on voit le succès que rencontre aujourd'hui un groupe comme Triggerfinger, on est légitimement en droit de se poser des questions. Ces mecs-là, ils carburent à l'auto-bronzant, mangent du filet de dinde, font des abdos et vont se coucher juste après le journal de Claire Chazal. Avec Hulk, on n'avait rien pigé : on allait au coffee shop, on descendait une bouteille de whisky et on traversait la nuit pour aller se coucher à sept heures du matin. Le lendemain, on remettait ça. On ne regrette rien. Tout ça faisait le charme du groupe. Mais, au final, c'était intenable. Je crois qu'on n'aurait pas pu éviter ce scénario. On venait tous les trois des milieux ouvriers de La Louvière. On vivait dans des quartiers pas terribles. On avait la rage, l'envie de tout retourner. Dans d'autres conditions, on ne se serait jamais rencontré autour de ce projet. Le problème, c'est qu'on nous a lâchés dans des loges remplies de bouteilles d'alcool... Ça devait forcément mal tourner. Le plus amusant, c'est que Hulk a joué son premier concert au Charlatan à Gand et que le clash ultime a eu lieu dix ans plus tard au même endroit.



Dario Mars & The Guillotines
Black Soul
Ván Records



© François Mercier

Secret le mieux gardé de la pop vintage noir-jaune-rouge, Benjamin Schoos a coiffé de multiples casquettes dans un parcours artisanal aussi atypique qu'improbable. En nœud pap' et en smoking pour défendre son nouvel album *Beau Futur* dans les caves de Londres, les pages branchées des Inrocks ou dans les clubs de Hanoï, le « workhaolic » serésien (im)pose sa « Belgian Touch » dans un monde où tout est beau parce que tout y est possible.

LUC LORFÈVRE

TRAJECTOIRE

Benjamin Schoos

LE DANDY CROONER DES HAUTS-FOURNEAUX

Pour se présenter sur sa page Internet, Benjamin Schoos, alias Miam Monster Miam, reprend une longue tirade de son héros Brian Wilson. L'âme tourmentée des Beach Boys y explique notamment que c'est l'instinct qui a toujours guidé son cerveau, son stylo et ses mains sur le piano. *Si je dois trouver un fil conducteur à tous les projets que j'ai menés depuis mon adolescence*, explique Benjamin Schoos, *c'est effectivement dans cette notion d'instinct chère à Brian Wilson. Quand je bosse, c'est du sérieux, de la discipline et de l'organisation. Mais dans la prise de décision, j'y vais à la spontanéité. Je suis un être curieux, boulimique, en perpétuel mouvement et plutôt d'esprit aventureux. Pour un album, une chanson, une collaboration improbable, un clip ou une pochette de disque, mon premier réflexe, c'est toujours de*

me dire: C'est une bonne idée Benjamin et c'est la tienne, va-y fonce, on verra bien ce que ça donne...

Cet automne, Benjamin Schoos publie *Beau Futur*, un deuxième album sous son propre nom qui élève la pop vintage en forme d'art surréaliste. Sur ce disque, on croise son complice de l'écurie Freaksville Jacques Duvall à l'écriture, mais aussi Laetitia Sadier, Alain Chamfort, Stef Kamil Carlens de Zita Swoon et surtout notre dandy crooner serésien qui pose ton timbre de baryton sur des chansons exquises. Et on sent qu'il peut encore se passer un truc de dingue pour lui comme ce fut déjà le cas avec *China Man Vs China Girl* sorti en 2012, année zéro de l'ère Benjamin Schoos. *À l'âge de dix-huit ans, j'ai choisi le pseudo Miam Monster Miam, en m'inspirant d'un super-héros de BD. Même quand je ne faisais pas de musique, on m'appelait comme ça. Pendant sept ans, j'ai été chroniqueur à l'émission radio Le jeu des dictionnaires sur La Première. Pour les auditeurs, j'étais Miam Monster Miam, pas Benjamin. Quand Le Jeu des Dictionnaires est passé à la trappe en 2012 et que j'ai travaillé sur mon disque China Man Vs China Girl, j'ai décidé de me présenter sous mon vrai nom, de chanter avec ma vraie voix basse avec tout ce qu'elle peut comporter d'imperfections et d'affirmer vraiment ce qui se trouve dans mes gènes. Bref, je ne me cache plus. Et si dans mes disques solo, je révèle moins ce que j'aime, je montre plus qui je suis.*

AVEC BRAD PITT AU VIETNAM

Benjamin Schoos est un omni dans notre scène musicale. En vingt ans de carrière, le garçon au cheveu élégamment gominé «à l'ancienne» a touché à l'illustration BD pour la presse, assuré des chroniques radio pour rire et se faire plaisir, signé une vingtaine de disques comme auteur, compositeur arrangeur et même un peu plus du double comme producteur. On l'a vu débutant dans des centres culturels, jouer du rock en costard dans des tentes plantées sur le site de festivals alternatifs, tenter sa chance par procuration au Concours Eurovision de la Chanson, briller au Japon, aux Francos de la Rochelle ou au Vietnam. *J'ai été invité dans un festival à Hué, l'ancienne capitale impériale, où il y avait 200.000 personnes. Le soir du concert, le présentateur vedette de l'émission culturelle de la télé vietnamienne a fait une demi-heure d'interview avec moi, l'autre demi-heure de son programme était consacrée à Brad Pitt. C'est cool, non ? D'ailleurs je retourne jouer en Asie à la rentrée. Mon accent, ma voix de baryton et le noeud pap', ils adorent ça!*

«La pop music peut encore nous sauver.»

La «belgian touch» qu'il a réinventée sur son brillant premier album solo *China Man Vs China Girl* lui a aussi valu des critiques di-thyrambiques chez les branchés des Inrocks tandis que sur les bords de la Tamise, le très sérieux mensuel Uncut le surnomme désormais «The New Gainsbourg». Pourtant chez nous, malgré la reconnaissance de son travail par la profession (deux Octaves de la Musique en 2013 dans les catégories «Chanson française» et «Artiste de l'Année»), sa notoriété n'a pas encore touché le grand public et ses chansons ont du mal à passer à la radio. *Je ne veux pas perdre de temps à me plaindre. Je préfère retenir le positif, dit-il. Je crée local pour une diffusion globale et tant pis si, ici en Belgique, on ne se rend pas toujours compte de ce qui m'arrive à l'étranger.*

AUTONOMIE ET LIBERTÉ

En 1977, quand Johnny «Le pourri» crache son *No Future* avec les Sex Pistols, Benjamin Schoos voit le jour à l'ombre des hauts-fourneaux. Il est toujours resté fidèle à sa ville de Seraing où il vit en famille et gère son label Freaksville. *C'est un décor assez dur, avec des usines abandonnées, des friches et des maisons ouvriers aux façades noircies. Inconsciemment, cet environnement industriel déteint sur tout ce que je fais. Je trouve souvent qu'il y a de la beauté et de la luminosité là où d'autres ne voient que laideur et grisaille. Pour moi, c'est très classe de mettre un solo de synthé bien crade dans une chanson pop, je collectionne des chats tricotés que ma femme trouve affreux et j'ai aussi beaucoup d'affection pour les peintures ratées ou les films de science-fiction débiles. Ado, Benjamin découvre Brel et Brassens dans la discothèque familiale, dévore les navets en format VHS et se prend sa première claquette avec Sage comme une image d'une certaine Lio avec qui il montera le groupe de garage rock Phantom vingt ans plus tard. Il apprécie aussi Pink Floyd pour sa magie cosmique, s'inscrit à des cours préparatoires pour le Conservatoire mais renonce très vite. À dix-huit ans, secoué par la surf pop des Pixies, les distorsions de Sonic Youth, le grunge de Nirvana et ce constat qu'avec peu de moyens, on peut arriver à de grandes choses, Benjamin le malin enregistre ses premières chansons sur des cassettes sous le nom Miam Monster Miam. Fabrice Lemproy, qui était alors à la tête du label liégeois Soundstation, a apprécié*

ma démarche artisanale et m'a fait signer mon premier contrat. On a eu un beau succès sur la scène locale, ça m'a permis de jouer dans tous les festivals et d'assurer quelques belles premières parties.

En 2006, Benjamin Schoos crée son propre label, Freaksville Records, et devient entièrement autonome. *C'est sans doute la décision la plus importante que j'ai prise dans ma carrière. J'avais toujours trouvé ça bizarre de créer des chansons et de ne jamais en être le propriétaire. Erigée en PME, Freaksville est une petite structure mais elle est rentable. Le catalogue (Jacques Duvall, Lio, Phantom, Mademoiselle Nineteen, Marie-France, le prochain album de Karin Clercq) compte une soixante de références mais nous allons passer encore à une vitesse supérieure en privilégiant davantage du contenu digital. La vente en ligne nous permet de proposer nos albums dans le monde entier, de diminuer les intermédiaires et d'encaisser directement l'argent. Pour atteindre le seuil de rentabilité, un disque qui sort chez Freaksville doit vendre environ 1500 exemplaires. Mon album China Man Vs China Girl a dépassé les 4000 ventes, ça m'a permis de financer d'autres projets. Finalement, je suis assez privilégié et je reste convaincu que la pop music peut encore nous sauver.*

www.miammonstermiam.com
www.freaksvillerec.com

TROIS OBJETS CULTES

Un livre: *American Tabloid*, James Ellroy.

Pour moi, c'est le chef-d'œuvre d'Ellroy. J'ai découvert Ellroy avec Le Dhalia, mais l'univers d'American Tabloid est encore plus glauque. Un livre coup de poing dont on ne sort pas indemne.

Un film: *La Jetée*, de Chris Marker.

Construit entièrement comme un enchaînement de photos, ce court-métrage de science-fiction décrit un monde post-nucléaire. Je ne suis pas le seul à avoir été impressionné. Terry Gilliam rend à plusieurs reprises hommage à La jetée dans L'armée des 12 singes.

Un album: *Pet Sounds*, The Beach Boys.

Le chef-d'œuvre absolu de la pop. À chaque écoute, c'est une révélation. C'est l'album qui me rappelle inconsciemment pourquoi je fais le plus beau métier du monde.

ZOOM

Adolphe Sax

LE SAUT DE L'ANCHE

Le bicentenaire de l'inventeur du saxophone et de bien d'autres choses est fêté au Musée des instruments de musique (Mim) de Bruxelles jusqu'au 11 janvier 2015. Musicien, inventeur, designer, industriel, tel était l'étrange Monsieur Sax.

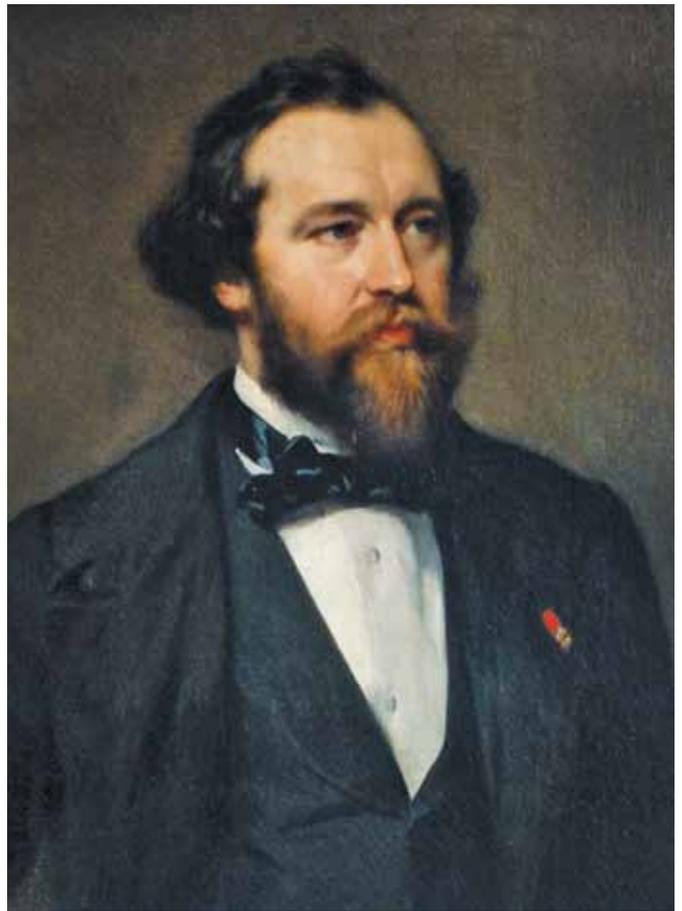
DOMINIQUE SIMONET

Etrange Monsieur Sax. Par l'entremise de ses inventions, son nom figure au programme de la plupart des concerts et festivals de jazz, et tous les big bands sont pourvus d'un rang de saxophones. Toutes les harmonies, fanfares, cliques comportent elles aussi des rangs de saxophones, qu'ils marchent au pas ou pas. Carnaval ou défilé du 14-21 juillet, même combat. Derrière cette famille d'instruments en laiton recourbés, à anche simple, perce conique et mécanisme à clés, un homme, d'origine belge, né à Dinant le 6 novembre 1814.

Pour fêter ce bicentenaire, le Musée des instruments de musique de Bruxelles (Mim) consacre à l'inventeur du saxophone une large exposition de ses œuvres rassemblées par époques et mises en contexte. Et quel contexte! Celui de ce qu'on a appelé la révolution industrielle, première du genre. Dans cette trépidance hallucinante, cette cacophonie fébrile, l'homme allait mettre une petite touche de culture, une note musicale bienveillante. Il ne faut pas se faire d'illusion, le premier but de Monsieur Sax, avec ses inventions, c'était de faire du bruit. Le plus mélodique et harmonique possible, certes, mais ce son devait se faire entendre dans les fanfares, en uniforme et en civil, comme à l'opéra.

DE DINANT À PARIS EN PASSANT PAR BRUXELLES

La réforme des musiques militaires, c'est ce qui a motivé le départ d'Adolphe Sax de Bruxelles pour Paris, en 1842. Prénommé Antoine-Joseph, connu comme Adolphe Sax, il est le fils de



Charles-Joseph Sax, lui-même facteur d'instruments. Le petit Adolphe ne reste que quelques mois à Dinant, qu'il quitte pour Bruxelles, rue de l'Évêque, dès 1815.

S'il acquiert la célébrité à Paris, c'est à Bruxelles qu'Adolphe Sax fait ses armes et acquiert ce qui fera de lui un inventeur de génie, doublé d'un esthète et un entrepreneur aussi obstiné qu'aventureux. À Bruxelles, Sax apprend la clarinette dès 1828 avec Jean-Valentin Bender, chef de musique, compositeur de la Marche du Premier régiment des Guides. Dirigeant les ateliers de son père à partir de 1835, c'est tout naturellement vers la clarinette, basse en l'occurrence, que se porte son attention. Le 21 juin 1838, il dépose un brevet d'invention belge pour le perfectionnement de cet instrument.

BOIS OU LAITON, PEU IMPORTE POUR LE SON

C'est encore à Bruxelles qu'Adolphe Sax, déjà actif dans le domaine militaire, acquiert la maîtrise du travail du métal. Pour l'usage militaire, une clarinette en bois est plus fragile qu'en laiton, alliage à base de cuivre. Recourbée, elle est plus pratique. Bois ou laiton, en réalité, l'influence du matériau est infime et Sax est l'un des premiers à le prouver, dit Géry Dumoulin, commissaire de l'exposition du Mim. On est bien d'accord, ce qui détermine la couleur sonore, le timbre d'un instrument, ce sont les proportions de la colonne d'air. Dans la clarinette, le corps, la perce est cylindrique; celle du saxophone sera conique¹.

Il avait sans doute déjà acquis ce souci à Bruxelles, mais c'est à Paris que s'exprime son esprit de développeur systématique. Lorsqu'il dépose, le 13 juin 1843 à Paris, un brevet pour un « système d'instruments chromatiques », Sax ouvre la voie non pas à un seul mais à toute une famille d'instruments, qui seront appelés par la suite saxhorns. Ce sont des cuivres. Il en sera de même pour le saxophone, décliné du plus aigu, le soprano, au plus grave, le basse, un sax contre-basse et un bourdon étant même prévus sous forme d'ébauche dans son brevet. Ce faisant, il rationalise, donne une unité de timbre et de doigté d'utilisation, une homogénéité encore inconnue à l'époque, bienvenue dans les milieux en uniforme.

Lui qui avait l'esprit de famille au niveau musical et personnel – il travailla avec son père, certains de ses frères, son fils Adolphe-Édouard -, il n'en construisit aucune pour lui-même, selon les us et coutumes de l'époque. De sa compagne Louise-Adèle Maor, il eut cinq enfants, dont deux moururent en bas âge, mais jamais il ne l'épousa, et lorsqu'elle mourut, à l'âge de 30 ans, elle n'était pas domiciliée chez Sax.

CLARINETTE ET OPHICLÉIDE ÉGALE SAXOPHONE

Le 21 mars 1846 est déposé le brevet français n°3226 pour « système d'instruments à vents, dits saxophones ». L'instrument est né fin des années trente, par le grave comme toujours, le baryton. À l'origine, le saxophone est une clarinette basse à perce conique. Celle-ci est inspirée de l'ophicléide, qui est non seulement une injure du capitaine Haddock, mais aussi un cuivre non pas à pistons mais à clés, et un corps conique.

Tous ces brevets – Adolphe Sax en déposa des dizaines à Bruxelles, Paris, Londres -, c'était pour se protéger de la contrefaçon. Peine perdue, car ses instruments ont été contrefaits à hauteur de plusieurs milliers d'exemplaires, surtout les saxhorns, les plus populaires à l'époque. Lui-même, sur sa carrière, a produit plus de 40 000 instruments à son nom. Outre un inventeur réellement génial, avec ce souci de l'esthétique très présent dans la famille, Sax était un industriel de son temps.

FOURNISSEUR DES ARMÉES

Pour emboîter le pas de la réforme des musiques militaires, il participe à des concours dont certains furent épiques, comme celui qui eut lieu le 22 avril 1845 au Champ de Mars, dans l'actuel quartier de la Tour Eiffel, près de l'École militaire. Cet après-midi-là, les formations d'Adolphe Sax et de son concurrent, Michele Carafa, une quarantaine d'instrumentistes chacune, s'affrontent devant 20 000 Parisiens. Tant à l'applaudimètre qu'auprès du jury, le Belge l'emporte et, du même coup, obtient l'exclusivité sur les musiques militaires pour trois ans.

En tant qu'industriel, il cherche à faire connaître ses produits et, à l'époque, les grandes expositions internationales étaient le passage obligé. Sax participe à plusieurs d'entre elles, dont celle de Londres en 1851. Pour ces événements, l'on fabriquait des instruments d'apparat, généralement peu pratiques mais spectaculaires. Souvent à pavillons multiples, comme cette trompette à 13 pavillons, ils sont de l'ordre des « concept instruments », comme les « concept cars » aujourd'hui. À l'exposition de Paris en 1867, Sax reçoit le seul grand-prix de toute la facture d'instruments à vent. C'est le couronnement de sa carrière, à partir duquel il estampille ses instruments: « Seul grand-prix 1867 ».

CHEF DE LA « BANDA »

Comme entrepreneur, il est aussi actif dans les milieux de l'opéra de Paris. Sax est le chef de la « banda », une formation indépendante de l'orchestre lui-même, chargée des jeux et des effets sonores particuliers, qui participaient à l'intrigue, pour ajouter de la pompe par exemple. C'est l'occasion pour lui d'incorporer des instruments bizarres, comme le saxotuba, la trompette d'Aïda, voire même une timbale ou une cloche. Il y a plus de place pour l'innovation à l'opéra que dans l'orchestre symphonique, note Géry Dumoulin.

Où Sax va-t-il chercher tout ça ? Débordante et logique, son imagination est aussi alimentée par son esprit collectionneur, qui a constitué un musée instrumental de 467 pièces. La collection fut dispersée suite à la dernière faillite de l'entreprise Sax. Le premier conservateur du Musée des instruments de musique bruxellois alla à la vente et récupéra une trentaine de pièces, surtout d'origine extra-européenne, de la collection privée de Sax.

L'« ÉTRANGER », « LE BELGE »

Car la carrière d'Adolphe Sax connut bien des hauts et des bas. Confronté à la contrefaçon, aux tracasseries judiciaires de toutes sortes, à l'agressivité de la caricature et d'adversaires qui l'appellent « l'étranger » ou « le Belge », Sax est très sensible aux changements de régime. Révolution de 1848, première crise, première faillite en 1854. Guerre franco-prussienne de 1870, Commune de Paris, crises et deux dernières faillites, 1874 et 1877. Ses détracteurs ont dit qu'il était un piètre gestionnaire, explique Géry Dumoulin, mais il a dû composer avec la conjoncture économique.

Il n'empêche, Sax a payé de sa santé tous ces tracasseries. Survivant miraculeusement à un cancer de la lèvre, il s'éteint le 7 février 1894. Son fils Adolphe-Édouard prend sa succession à la tête de la société, qui est rachetée en 1928 par le facteur d'instruments Henri Selmer. Par cette marque et par les milliers d'interprètes qui ont fait évoluer la pratique de l'instrument, au point de bouleverser la musique du XX^e siècle, Adolphe Sax est toujours bien présent, 200 ans après sa naissance à Dinant.

1 - In fine, en bois ou en laiton, clarinettes et saxophones restent des « bois », car le son est produit par la vibration de l'anche.

UN VENT DE SAX SUR BRUXELLES

Le 6 novembre, Adolphe Sax aurait eu 200 ans. Pour l'occasion, le Mim a rempli son quatrième étage des bois et cuivres de Monsieur Sax. À notre connaissance, c'est la plus grande exposition jamais réalisée, qui montre le créateur sous tous ses aspects (inventeur, industriel, musicien, intime), avec ses origines (les créations de son père) et sa longue postérité. Clarinettes, saxophones, cornets, clairons y sont présentés, jusqu'aux créations les plus originales et rares, comme une trompette à treize pavillons. Augmenté de gravures, photographies et de documents d'époque, le tout est montré sur un remarquable soclage sur mesures permettant de voir les objets sous tous les angles, de manière très dynamique.

SAX 200

Jusqu'au 11 janvier 2015 au Mim

Montagne de la Cour 2, 1000 Bruxelles

www.mim.be - www.sax200.be

Remarquable catalogue de référence par Géry Dumoulin, Commissaire de l'exposition.



Ensemble Musiques Nouvelles © Anne Baroquin

ZOOM

Ars Musica

L'AUTOMNE POUR RENOUVEAU

Dans l'imaginaire commun, l'automne n'est pas associé à l'idée de renouveau. C'est pourtant au cœur de cette saison et désormais tous les deux ans, que Bruno Letort, le nouveau directeur d'Ars Musica débarqué en septembre 2013, a décidé d'installer le célèbre festival bruxellois de musique contemporaine jadis printanier et annuel, afin de lui insuffler un regain de vitalité. Le changement ne se limite pas qu'à la forme puisque la programmation de l'édition 2014, intitulée *Mini-Maxi*, accueille à bras ouverts une tendance jusque là ostracisée par l'institution mais appréciée du grand public : le minimalisme.

CARINE SERON

Ars Musica fut fondé en 1989 à l'initiative de Robert Wangermée, pour pallier à la disparition six ans auparavant de sa devancière, Reconnaissance des musiques modernes, organisée par la RTBF. Le festival rencontrait d'emblée un vif succès auprès des spectateurs, de la presse et même des politiques qui se bousculent lors du pré-concert d'ouverture donné dans le palais de la Baronne Stoclet. Basé sur le principe de la coproduction, le seul qui soit financièrement et structurellement envisageable, le festival poursuit une finalité triple par laquelle il définit son identité : rendre hommage aux grands noms de la musique contemporaine internationale, stimuler la création notamment par le biais de commandes et découvrir la nouvelle génération belge et étrangère. Par la qualité de sa programmation, il s'impose rapidement comme l'un des festivals de musique contemporaine les plus prestigieux et s'enorgueillit de la venue de John Cage en 1991, de Pierre Boulez en 1995 (pour diriger son fameux *Répons*) et de George Benjamin en 1997, de la découverte de Toshio Hosokawa en 2003, de la consécration du Tongrois Philippe Boesmans (grâce à son partenariat avec la Monnaie) et de l'éclosion de la jeune et brillante génération belge (Benoît Mernier, Claude Ledoux, Jean-Luc Fafchamps et Luc Brewaeys).

Un quart de siècle plus tard, lorsque Bruno Letort, compositeur, homme de radio, essayiste et guitariste français, est nommé à la direction du festival, la situation est cependant « compliquée » : *Le festival a vécu de nombreuses crises qui, paradoxalement, ne sont pas l'apanage d'Ars Musica mais qui est une crise un peu généralisée des festivals, de musique contemporaine en tous cas, à savoir qu'on ne peut pas nier qu'il y a une baisse très importante du public et de la fréquentation.* De plus, la conception de ce qu'est la musique contemporaine a profondément évolué depuis le lancement d'Ars Musica : *Au début des années 1990, nous explique Bruno Letort, on est dans une période où de grands compositeurs, tels que Ligeti, Berio, sont encore vivants : ils sont des figures à part entière. On ne peut pas dire aujourd'hui que ces figures ont été remplacées. Il n'existe pas de compositeurs qui ont réussi à créer des écoles ou des filiations aussi fortes. Parce que je pense que la société a changé, que tout est un peu morcelé. Je suis pratiquement sûr qu'on retrouve ce cas au cinéma. Est-ce que quelqu'un aujourd'hui pourrait se revendiquer du travail de Godard ? Ce sont de grands noms, qui ont apporté une vraie révolution. Il faut remettre ça dans le contexte de l'après-guerre. Aujourd'hui, ce serait difficile de dire qu'il y a un chef de file, qui soit à la fois très attractif au niveau du public. Mais ce que je dis n'est pas tout à fait vrai car si je prends le cas des minimalistes américains, ce sont des compositeurs attractifs... mais ils ne sont pas très nouveaux.*

À peine arrivé aux commandes, Bruno Letort opère un virage à 180 degrés. Pragmatique, il déplace Ars Musica du mois de mars

au mois de novembre pour éviter la concurrence avec le KlaraFestival car *bien que les répertoires ne soient pas les mêmes, il est indéniable que c'est un gros événement avec des moyens que Ars Musica n'a pas* et pour s'insérer plus aisément dans le calendrier des grands orchestres et ensembles belges, après le plein régime de la rentrée en septembre-octobre. *En mars, le positionnement est plus difficile car il y a de très nombreux festivals.* Cela lui permet par ailleurs de se positionner dans le cadre des échanges de l'Union Européenne de Radio-Télévision : *Je crois beaucoup au développement du festival par le biais des radios de service public. Cette année, nous aurons six concerts captés soit par Klara soit par Musiq'3.* Dans le même ordre d'idée, il transforme le rendez-vous annuel en biennale, afin de lui assurer une meilleure visibilité, de conquérir davantage de subsides et de récolter *un budget plus solide pour monter un véritable événement, nous explique-t-il.*

Bruno Letort emprunte involontairement à son prédécesseur, Laurent Langlois, ses premiers objectifs, peu évidents à réaliser. Ceux-ci visent à *renouer avec un public, essayer de rendre le festival festif, avec des choses drôles, affirmant au passage que la musique contemporaine peut être cérébrale et drôle à l'image de Lint, œuvre décalée du belge Walter Hus inspirée par la bande dessinée éponyme du dessinateur Chris Ware à l'affiche du festival le 28 novembre 2014.* Fidèle à l'un des préceptes qu'il applique en tant que compositeur, *faire fondre les barrières esthétiques,* dit-il, il propulse Ars Musica hors de la modernité pour le faire pleinement entrer dans l'ère de la postmodernité et savourer le délice de ses impuretés, résultant d'un *mélange des styles ou de genres, une coprésence de deux composantes de notre culture que l'écrivain-essayiste Guy Scarpetta appelle le majeur et le mineur, en référence à la différenciation plus classique entre le savant et le populaire.* Lui-même a jadis orchestré et arrangé des morceaux de variétés *pour des chanteurs peu intéressants (sic),* mais n'a jamais estimé que ce travail alimentaire était moins valorisant que l'enseignement de la musique dans un conservatoire. *Ce jugement de valeur est quelque chose que j'ai essayé d'effacer au fur et à mesure, y compris dans le festival, explique-t-il.*

Cet esprit d'ouverture n'est désormais plus à la marge, puisqu'il fait écho au travail de nombreux artistes actuels : *Beaucoup de compositeurs aujourd'hui s'intéressent à la saturation, à tous les guitar heroes de l'histoire du rock. Cette référence au rock était inimaginable il y a trente ans. Je connais un compositeur français, de la génération antérieure, qui n'écoute que du jazz une fois rentré chez lui : il n'y a que cette musique qui l'intéresse. Mais lorsqu'il composait, il ne s'en inspirait jamais car ce n'était pas l'esthétique qu'il fallait mettre sur la partition. C'est assez rigolo de rejeter des choses qui sont naturelles et je pense que les jeunes compositeurs ne se posent plus la question. Des choses extraordinaires ont été faites dans la variété, dans la pop. Je vois la qualité de production et l'inventivité de la Motown, de la musique à part entière. Et je pourrais comprendre qu'un compositeur contemporain puisse y trouver une source d'inspiration.*

Profitant de la totale liberté qu'il a exigée, condition *sine qua non* à sa prise de fonction, Bruno Letort élabore pour 2014 un programme présidé par la renonciation à tout dogme et au culte de la complexité considérée depuis 1945 comme garante de l'excellence et de l'exigence. Le revirement est si net que l'édition de cette année s'apparente à un « Salon des refusés », puisque nous y croisons ceux qu'Ars Musica a autrefois exclus du champ de la musique contemporaine : le rock, le jazz, la musique répétitive, Leonard Bernstein et John Adams.



Kronos Quartet © Lily Blake/Berg



Spectre Ensemble © Karin Borghouts



© Stéphane Gimsburgh



Bruno Letort © Michel Piccova



© Jessica Byckewort

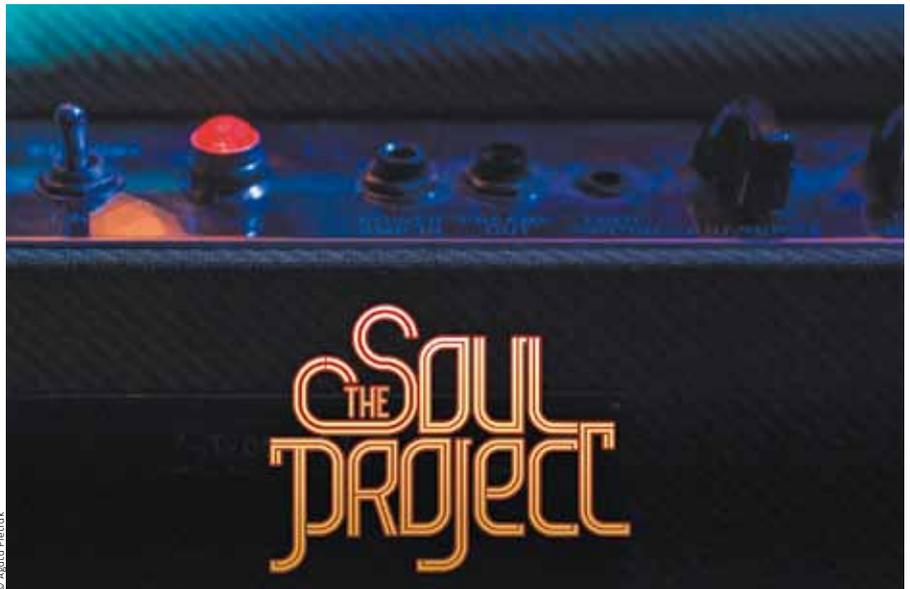
Le nouveau directeur opte pour une prospection de l'esthétique de la simplicité, trop souvent confondue avec celle de la facilité – y compris l'affiche signée par François Schuiten et Laurent Durieux, qui abandonne l'habituelle abstraction pour un retour au figuratif. Cette prospection s'étend jusqu'aux Années folles, avec le jazz et le ragtime de *l'Histoire du soldat* d'Igor Stravinsky, le tango et le maxixe du folklorique *Bœuf sur le toit* de Darius Milhaud, le fox-trot des *Chairman dances* de John Adams d'après son récent opéra *Nixon in China* et, en clôture du festival, le style cabaret berlinois du *Pierrot Lunaire* d'Arnold Schoenberg sur des textes du journaliste belge Albert Giraud : *La notion de spectacle est une chose primordiale*, continue Bruno Letort. *L'idée avec le Pierrot Lunaire est vraiment d'en faire un spectacle, avec un décor géant fait de tulle suspendus d'Alexandre Obolensky et des costumes dessinés par François Schuiten. Des choses très visuelles. C'est important pour moi. Malheureusement nous n'avons pas le budget pour en faire sur chaque concert. Puis cela n'aurait pas vraiment d'intérêt. Je crois que c'est important de rendre spectaculaire et festive une œuvre, le Pierrot Lunaire de Schoenberg, qui reste difficile pour le public bien qu'elle soit déjà ancienne. Elle demeure une œuvre majeure, et j'avais envie de la revisiter de manière un peu différente. J'ai donc demandé à ces compositeurs de choisir parmi les poèmes de Giraud qui n'avaient pas été mis en musique par Schoenberg et de composer des œuvres courtes avec un cahier des charges qui n'excède pas les 2 minutes 15, 2 minutes 30 par compositeur. Au final, 23 compositeurs ont composé dans des styles très différents. Et parfois il y a des choses drôles parce qu'il y a des compositeurs qui ont des étiquettes très savantes mais qui ont écrit pour l'occasion des pages plus accessibles - je pense à Henry Fourès qui a écrit une sorte de slam. Je n'ai rien demandé. Ce fut son envie ! Le*

cahier des charges que j'ai donné incluait seulement la volonté de renouer avec l'aspect cabaret du Pierrot, un vœu de Schoenberg, qui s'est perdu au fil du temps parce qu'on l'a intellectualisé.

La musique minimaliste américaine, art de l'économie de moyens, qui eut le mérite de décomplexer les jeunes compositeurs dans leur approche des musiques populaires, de la tonalité et surtout de la pulsation rythmique qui pouvait enfin intégrer la symétrie sans honte, est au centre d'Ars Musica 2014, tout comme elle est au centre de l'essai du nouveau directeur d'Ars Musica, *Musiques plurielles*, publié chez Balland en 1998, qui pourrait servir de manifeste à cette édition. Les fondateurs de ce mouvement, Philip Glass et surtout Steve Reich, compositeur le plus présent cette année avec pas moins de huit œuvres programmées, font face à l'un de leurs héritiers directs, l'ensemble instrumental belge Maximalist!, créé en 1983 par Thierry De Mey et Peter Vermeersch, dont Bruno Letort se remémore avec enthousiasme les débuts : *Des compositeurs instrumentistes qui créent un ensemble ! Nous n'avons pas ça en France : c'eût été inimaginable, il y aurait eu des concours d'ego. Ça rejoignait ce qui se passait aux États-Unis à la fin des années 1960 avec le Steve Reich and Musicians, le Philip Glass Ensemble, des ensembles dont le fonctionnement se rapproche davantage de celui des groupes de rock que des formations classiques. Je trouvais ça intéressant. Cela donna une dynamique incroyable à la musique belge, avec des gens qui se sont installés dans le paysage de la création belge de manière forte. J'avais envie de fêter ça. C'est aussi un ensemble qui fut un des éléments forts de la chorégraphie belge. L'un a servi l'autre de manière assez positive.*

Le minimalisme n'attend plus que vous !

APERÇU The Soul Project SEULE LA SOUL



Tous les deux mois, The Soul Project investit le club bruxellois *Le Bazaar* pour un mini-festival.

Un projet porté par Agata Pietrak, ardente autodidacte.

VÉRONIQUE LAURENT

Né il y a trois ans et quelques mois, The Soul Project synthétise aujourd'hui la scène soul belge. *Il y avait bien des «Tribute to...» programmés à l'époque par La Soul Affair, mais ça restait du cover, pas des artistes et leurs oeuvres...»,* explique l'initiatrice, Agata Pietrak. Sa préférence s'est toujours accordée à la soul, parce que son père, amoureux de musique, rapportait des vinyles à la maison et poussait dans l'autoradio de la voiture qui l'emmenait à l'école des cassettes de sorciers souls, Marvin Gaye ou Diana Ross. Parce que c'est une musique viscérale qui vient du gospel. Parce que dans les années cinquante, la soul a été le nouveau son de l'Amérique noire et le symbole de son émancipation. Les origines d'Agata Pietrak sont polonaises, son parcours professionnel tout autre chose, mais elle est restée fidèle à sa première inclination. Elle anime bien un temps, un peu par hasard, sa propre émission de hip-hop sur KIF radio ; elle fréquente aussi les clubs parisiens, y rencontre producteurs et musiciens, se fait pas mal de contacts dans le milieu musical et se lance en 2011, en mode autodidacte, dans l'organisation de The Soul Project.

JEUNE SCÈNE

5 fois par an, tous les 2 mois (avec une pause en été), l'expérience soul se renouvelle et les soirs d'affluence, elle rassemble de 450 à 500 personnes. À l'origine, l'événement avait pris ses quartiers au Magic Mirror, installé alors sur le site de Tour et Taxis (*un chapiteau «en dur», une scène et des tables autour...»). Quand le Magic a fermé, on a déménagé au Bazaar. Le public du Soul Project s'est mélangé à celui du Bazaar, plus jeune. Avec le parti-pris d'une scène découverte majoritairement belge - de temps en temps se produisent aussi des artistes français, danois, voire canadiens ou anglais-, The Soul Project intéresse tout le monde et n'importe qui. Pas de profil type. Des gens de 15 à 65 ans, avec un noyau fidèle, des gens conquis qui ne manquent aucune date. Les soirées se composent toujours de trois concerts suivis d'un DJ-set «old-school». Les groupes choisis explorent des environnements musicaux différents. Au final, tout le monde adore au moins un des groupes, rassure Agata. La scène soul en Belgique ? *Il y a plus de musiciens de ce type de musique qu'on ne le pense. Depuis trois ans, ce sont de nouveaux groupes qui jouent à chaque date et s'ils sont réinvités, c'est alors parce qu'ils présentent un nouveau projet. J'ali est passé, juste au moment où il commençait à percer, un peu plus folk - toute la communauté rwandaise était là!-, ou Bai Kamara Jr ou encore Lubiana Kupaou (candidate éliminée en quart de finale de l'émission The Voice Belgique, ndlr) pour les plus connus. J'explore aussi pas mal la Flandre, poursuit-elle, qui a une culture plus anglophone, plus ouverte musicalement, - Okon and The Movement, par**



exemple, ou Jefferson N' Chillow. Ce sont majoritairement des jeunes gens qui ont été biberonnés à la soul par leurs parents. Et des musiciens qui mélangent les influences, parce qu'ils jouent dans différents groupes. Agata Pietrak garde une ligne très soul, transmet la flamme, elle qui aime aussi le rap, le hip-hop, le R&B, le reggae, le funk... de la «black musique» de toute façon, aux racines noires.

Prochaine date prévue : 18 octobre.
www.soulproject.be



LE · COM

Merchandising

XXI

C'était « dans le temps » l'accessoire devant combler la passion du fan et lui permettre de montrer son attachement à l'artiste. Pour certains, le « merch » et les produits dérivés font aujourd'hui partie d'une vraie stratégie commerciale.

DIDIER STIERS

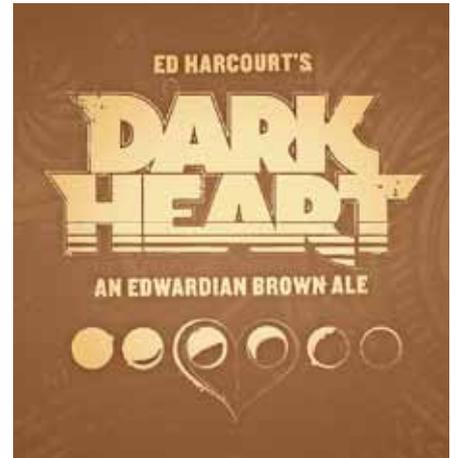
Pour un artiste, en ces temps où les concerts donnent l'occasion de gagner (un peu) mieux sa vie que la vente de disques, les produits dérivés peuvent revêtir une importance stratégique. Le « merchandising », nous expliquent les ouvrages spécialisés, permet de mieux vendre, tout simplement, que l'on soit fabricant ou distributeur. Le principe s'applique aussi aux groupes soucieux de rentabiliser auprès des fans l'espace qu'ils occupent sur le marché.

Il fut un temps pas si lointain où le produit dérivé se limitait au t-shirt et au badge, à acquérir à la sortie du concert. Aujourd'hui encore, certains se limitent à ces accessoires de base. Volontairement : *Nous, ce qu'on fait d'abord, c'est de la musique !* Ou parce qu'ils n'ont pas trop le choix : *C'est hallucinant, le coût de fabrication de tous ces gadgets, même les Chinois sont chers, maintenant !*

Aujourd'hui, ce badge, ce t-shirt ou tout autre produit dérivé, vous pouvez l'acheter partout et tout le temps, plus uniquement à la sortie de la méga salle ou du club. Merci Internet : les boutiques virtuelles sont ouvertes 24 heures sur 24 et les mailorders se sont multipliés comme des lapins un jour de printemps. Sur la Toile, certains s'improvisent même conseillers en la matière. Et livrent par exemple leurs trucs et astuces pour mieux vendre après un « gig », suggérant par exemple d'imaginer des « bundles » (en français, on appellerait ça un « pack promo »). Ou de laisser un produit en prix libre, bon moyen paraît-il pour ne pas rester avec des invendus sur les bras, mais aussi nouer le dialogue avec les fans ainsi sollicités.

Certains artistes ont probablement mieux compris que d'autres toute l'importance que pouvait avoir ce merchandising. Notamment quand on s'est construit une image forte. Pourquoi alors ne pas « offrir » au fan la possibilité d'en acquérir une toute petite partie, de cette image ? C'est en tout cas la stratégie développée par Stromae au sein de sa sprl (Mosaert) chapeautant l'ensemble de ses activités. Le garçon n'est désormais plus seulement chanteur et compositeur, il est également vendeur de vêtements. Des vêtements (uniquement chaussettes et polos, pour le moment) bien entendu comme ceux qu'il porte dans ses clips et sur scène.

Entre le sac pour vinyles, le mug imprimé du logo du groupe, le recueil de poèmes écrit par l'un de ses membres, le sapin en plastique (Lady Gaga) et la valisette de sextoys (Rammstein), le « vêtement » reste encore toujours le meilleur moyen d'afficher son attachement et donc, sur le stand ad hoc, la valeur sûre. Nous écrivons « vêtement » à dessein : quand il s'agit de proposer autre chose qu'un t-shirt, on croise des artistes rivalisant d'imagination. Détroit vend un chèche. Le label américain Daptone (Sharon Jones, Charles Bradley...) commercialise une brassière, une grenouillère et un bavoir pour bébé : entre 15 et 25 euros cet été à Werchter. Bonnet tricoté (Sub Pop), snuggie (Weezer), baskets (Gorillaz et autres Pink Floyd se sont associés à la marque All Stars) ou short cycliste (Kiss), charentaises (Misfits) : tout y passe, rien ne manque si l'on veut se rhabiller des pieds à la tête. Touche d'humour incluse : dans son merchandising, Castus inclut des petites culottes et ne manque jamais d'en toucher un mot sur scène.



QUAND LES GROUPES SE METTENT À LA BIÈRE

En matière de merchandising et autres produits dérivés, il semble bien que ce soit la dernière tendance en date et qu'elle séduise de plus en plus d'artistes : afficher son nom sur une bouteille de bière, voire même avoir « son » propre breuvage. Elbow abreuve ainsi désormais ses fans de Charge, tandis que les métallos d'Iron Maiden font de même avec leur Trooper. Point commun entre les deux produits : ils ont été lancés par Robinsons Brewery, une petite brasserie familiale britannique. Si on ne sait pas trop ce qu'elle a pu apporter aux deux formations qui ne manquent pas de fans, elle s'est en tout cas fait une jolie pub en s'associant au groupe de Bruce Dickinson comme celui de Guy Garvey. *On exporte même de la bière en Afrique du Sud désormais, et pas seulement de la Trooper, explique David Bremner, directeur marketing des établissements, dans une interview publiée par les Inrockuptibles. Et d'ajouter : Un partenariat avec un groupe comme Iron Maiden peut même encourager des Chiliens à essayer les bières anglaises. En plus, ils s'en fichent de l'apprécier ou non. Ils l'achètent pour Iron Maiden !*

La voie de la dive bouteille avait déjà été explorée par quelques prédécesseurs. Lemmy de Motörhead ne rate pas une occasion de faire un peu de pub pour sa Bastard Lager, une bière de type allemande dont la confection a été laissée aux bons soins d'une brasserie suédoise. Les amateurs éclairés/imbibés (biffez la mention inutile) connaissent peut-être déjà la AC/DC, la Piledriver de Status Quo et la Kiss Destroyer. Non ?

En Angleterre toujours, un trio d'amis a pris les devants et créé une marque : Signature Brew. La philosophie de la maison est simple : La musique nous fournit la motivation, la bière doit être rafraîchissante mais aussi interpellé celui qui la boit. Jouer sur scène est une passion, et nous ne voulons pas que celle-ci doive s'apprécier avec, à la main, une bière qui n'en dégage pas, de passion, qui soit sans inspiration ou insipide. Les trois jeunes entrepreneurs ont donc passé leur année 2012 à démarcher dans les salles, les clubs et les pubs, mais aussi auprès des artistes eux-mêmes. Pas simplement pour les solliciter, mais, en cas d'accord, pour qu'ils participent véritablement à l'élaboration du breuvage. Parmi ceux qui ont répondu favorablement jusqu'ici, notons Enter Shikari, Frank Turner (la Believe) et Ed Harcourt (la Dark Heart).

Notez, il n'y a pas que la bière, il y a aussi les « energy drinks » (pour le rappeur Nelly), le vin et l'alcool... Des secteurs où les uns manifestent du nez pour les bons produits et les autres pour un joli coup de buzz. Il y a quelques mois de cela, les Ecossais de Mogwai annonçaient la naissance de RockAct81W, leur propre whisky, lancé à l'occasion de la sortie de l'album Rave Tapes. Enfin, leur « propre » whisky... Il s'agit en fait d'un embouteillage spécial d'un Glenallachie de 9 ans... déjà épuisé. Avis aux collectionneurs !

Le vin en général et le cabernet en particulier pour soigner son image de marque ? Des groupes comme Motörhead, Police, le Grateful Dead et Pink Floyd ont fait un détour par l'un ou l'autre vignoble. Quant à la firme Celebrity Cellars, elle a mis sur le marché des bouteilles à l'effigie de Madonna, des Rolling Stones, de Kiss et de Barbra Streisand. Les rockeurs australiens d'AC/DC, encore eux, ont travaillé avec une entreprise qui a commercialisé plusieurs vins intitulés d'après leurs morceaux emblématiques. Là, bien sûr, on est loin du simple « merchandising »...

DÉCRYPTAGE

QUAND LA MUSIQUE S'INSPIRE DU LOGICIEL LIBRE

Sous l'appellation « Creative Commons », de nouveaux types de licences libres proposent une alternative au sacro-saint droit d'auteur. Et cette option commence à séduire de plus en plus d'auteurs, compositeurs et interprètes. Une réponse sécurisante à l'épineux problème du piratage ?

RAFAL NACZYK



Télécharger, copier et modifier des œuvres musicales, les remixer, puis les rediffuser librement sur le Net et tout cela avec le consentement des auteurs ? Ce modèle, contraire aux intérêts des majors, est rendu possible grâce à des licences inspirées du logiciel libre. Et surtout, grâce à un petit logo délicieusement ironique. Avec ses deux « C », emboîtés dans un cercle, le sigle des « Creative Commons » est une petite épine logée dans le flanc du copyright. Et sans doute, une réponse logique aux nouveaux usages du numérique.

Le concept repose sur un slogan : « quelques droits réservés ». Et regroupe, au total, six formes de licences qui encouragent les auteurs à laisser leurs œuvres dans le domaine public tout en protégeant leur droit moral et en interdisant une reproduction

payante. Concrètement, *une œuvre placée sous licence « libre » permet de préserver tout ou partie de ses droits de propriété intellectuelle sur l'œuvre, mais autorise les autres à la copier, à la diffuser ou même à la modifier*, explique Caroline Ker, juriste spécialisée en droits d'auteur et chercheuse au CRIDS (université de Namur). En Belgique, ces licences prévoient l'obligation de mentionner le nom de l'auteur initial. L'auteur peut ensuite interdire d'exploiter commercialement l'œuvre sans son autorisation ; en autoriser le partage avec la même licence, mais en la laissant à l'identique (share alike - ou SA - c'est la licence adoptée par Wikipedia, ndlr) ou au contraire permettre d'en utiliser des échantillons ou de l'intégrer dans une nouvelle œuvre composite. Mais attention : ces licences sont irrévocables. Une fois qu'on a accordé la licence Creative Commons, il est impossible de changer d'avis et de la retirer. Par contre,

les droits moraux sont toujours réservés. Ainsi, le créateur pourra s'opposer à toute utilisation de son œuvre, par exemple dans un contexte politique qui porte atteinte à son honneur ou à sa réputation.

L'ESPRIT « LIBRE »

Fondé en 2001 par Lawrence Lessig, professeur de droit à l'université de Stanford en Californie, le projet CC n'est pas la première formulation d'une licence artistique inspirée des principes du logiciel libre. Mais son succès, dû à sa souplesse d'utilisation, en fait aujourd'hui l'alternative privilégiée par les photographes, écrivains et scientifiques désireux de diffuser leurs travaux sur Internet. Selon le japonais Joi Ito, président du mouvement au niveau mondial, 400 millions d'objets sont disponibles sur Internet sous licence Creative Commons (CC). Il s'agit pour moitié de photos et documents. Pour exemple, Flickr'r, le site

photos de Yahoo, permet d'enregistrer ses images en CC. Des cours d'université mis en ligne sur Youtube ou encore des reportages vidéos diffusés par la chaîne Al Jazeera, ont aussi adopté les deux C. Même la Maison Blanche a placé le site d'Obama sous Creative Commons. Prochaine étape pour Lawrence Lessig : créer une licence pour le monde scientifique destinée à faire contrepoids aux brevets.

La musique n'est pas en reste. Témoin de cet engouement, le magazine américain «Wired» a consacré un numéro spécial aux licences CC en novembre 2004. Dans cette édition devenue culte, le magazine avait distribué un CD de 16 titres (avec les Beastie Boys, David Byrne ou encore Gilberto Gil) dont les chansons restent copiables, distribuables sur les réseaux torrent et modifiables à volonté. Depuis, la galaxie (CC) s'est agrandie. *De plus en plus de labels indépendants et artistes autoproduits adoptent ces CC pour se faire connaître sur internet*, explique-t-on chez SMart. Il existe d'ailleurs des plateformes dédiées à ces œuvres «libres», comme le catalogue musical Jamendo. Cette communauté compte 36 000 artistes indépendants, rémunérés uniquement dans le cadre d'un usage commercial de leur musique.

NOUVEAU MODÈLE ÉCONOMIQUE

Sont-elles pour autant la panacée dans des économies numériques aux finalités diverses? *Des le départ, les licences libres ont pour but d'encourager de manière simple et licite la circulation des œuvres, l'échange et la créativité. Elles s'adressent ainsi aux auteurs qui préfèrent partager leur travail, maximiser la diffusion de leurs œuvres et enrichir le patrimoine commun de la culture et de l'information*, explique Caroline Ker. L'œuvre peut ainsi évoluer tout au long de sa diffusion. Dans le cas du CD de «Wired», la libre distribution n'empêche cependant pas les auteurs de garder un certain contrôle sur leurs créations. Car l'utilisateur a tout de même des obligations: en cas de réutilisation ou de modification des chansons, les auteurs doivent être crédités et aucune exploitation commerciale ou publicitaire de ces œuvres ne doit être faite.

Contrairement à ce qu'on pourrait penser, la gratuité n'est pas non plus synonyme de banqueroute pour les créateurs. *La plupart du temps, les auteurs accordent une licence*

CC pour faire la promotion d'un CD. À l'instar de Radiohead, on peut donc placer certaines œuvres en open access, tout en les commercialisant sous forme de copies matérielles, avec des contenus différenciés et souvent améliorés, précise Caroline Ker. *C'est véritablement un nouveau modèle économique, adapté aux moyens techniques d'aujourd'hui.* Un musicien a d'ailleurs tout intérêt à se faire connaître afin d'être engagé pour des concerts et ce, tout en évitant par là de recourir (et rétribuer) à un agent pour monnayer ses œuvres.

QUELQUES FLOUS ARTISTIQUES

Si depuis peu, l'Europe souhaite conforter le cadre juridique des licences libres (une nouvelle directive devrait voir le jour en 2016), beaucoup de pays, dont la Belgique, n'ont pas encore trouvé d'articulation entre les licences libres et les sociétés de perception et de répartition des droits. *Il y a une contradiction entre la perception des droits d'auteur et les Creative Commons, qui excluent tout usage commercial*, confie Sébastien Witmeur, legal manager à la Sabam. Et de souligner : *Lorsqu'il décide d'opter pour la gestion collective, un auteur nous confie l'ensemble de ses œuvres. Il nous est donc impossible de faire du cas par cas, avec d'un côté du lucratif, et en parallèle du gratuit.* Cela dit, la Sabam refuse de s'enfermer dans une tour d'ivoire : *Nous avons toujours été attentifs à cette évolution. Et, si pour se faire connaître, de jeunes artistes décident d'accorder des licences CC, ils peuvent bénéficier d'un régime particulier d'exemption sur leurs premières œuvres*, explique Sébastien Witmeur. *Par contre, dès qu'ils sont connus, il devient intéressant pour eux de toucher des droits d'auteur.*

Ailleurs en Europe, d'autres sociétés sœurs de la Sabam ont fait des ouvertures plus larges, au travers de systèmes hybrides tout en prenant le soin de définir de manière particulièrement restrictive la non-utilisation commerciale des œuvres. Finalement, c'est en France que le modèle CC est le mieux accueilli. Depuis janvier 2012, la Sacem permet aux artistes affiliés de faire la promotion de leurs œuvres en Creative Commons, à condition qu'elles soient commercialisées sous le régime du droit d'auteur. *Ainsi, les auteurs sociétaires peuvent librement partager leurs œuvres sur*

un blog, les diffuser en streaming ou les placer en téléchargement, pour permettre à leurs fans de les remixer, de les arranger ou de les partager, explique Cécile Waechter, porte-parole de la Sacem. Dans le cas d'une utilisation commerciale, si une œuvre devait générer des revenus, la Sacem percevra des droits... en toute légalité.

.....
www.creativecommons.be/fr
.....

LA VALIDITÉ DES CREATIVE COMMONS EST-ELLE RECONNUE EN DROIT BELGE ?

.....
Depuis 2010, le groupe néo-Louvaniste Lichôdmapwa jouit d'une certaine notoriété. Pas forcément parmi les fans de ska et de folk des Balkans mais parmi les spécialistes de la propriété intellectuelle. Par son jugement du 26 octobre 2010, le tribunal de première instance de Nivelles a reconnu, pour la première fois en Belgique, la validité des licences Creative Commons. Et notamment en ce qui concerne la fameuse clause «non commercial». Dans ce jugement, le tribunal a condamné un organisateur de festivals à Spa à payer un dédommagement de 4 500 € aux six artistes, parce qu'il avait fait usage d'une de leurs œuvres musicales dans un spot publicitaire. Sans respecter la licence-CC qui y était liée. Cette licence prévoyait en effet une interdiction d'usage commercial, une interdiction de produire des œuvres dérivées et une obligation de mentionner le nom des auteurs. L'organisateur avait utilisé l'œuvre dans une campagne promotionnelle, diffusée à 415 reprises sur les ondes, sans avoir mentionné le nom des auteurs. Les musiciens n'étaient même pas au courant de l'utilisation de leur œuvre et ils ne le découvrirent que par hasard. Les restrictions imposées à l'œuvre en question étant violées, les auteurs ont réclamé des dommages et intérêts.

IN SITU...

Alhambra

L'ALTERNATIVE MONTOISE



© David Barmans

Décorée du statut de Capitale européenne de la Culture, la ville de Mons entend trouver sa place dans le secteur des musiques alternatives. Petit palais dédié aux sons émergents, l'Alhambra s'érige sur les pavés de la cité du Doudou. Désormais, c'est ici que ça se passe.

NICOLAS ALSTEEN



Bonom © Maria de Sarfo



© Kémeron

À quelques pas de la Grand-Place de Mons, la rue du Miroir s'étend sur le pavé comme pour satisfaire aux besoins des affamés. Saveurs d'Asie, dürüm, crêpes sucrées ou salées, le lieu vit essentiellement aux rythmes des snacks et des restaurants. Mais, depuis quelques semaines, la petite artère du centre-ville montois vibre autrement. Pop, rock, metal, electro ou hip-hop sont désormais au menu du jour et ce, par la grâce d'une réaffectation immobilière. L'Alhambra, haut lieu historique de la vie nocturne locale ressuscite au contact des musiques alternatives. Construite en 1920, la bâtisse est à l'origine dédiée au cinéma. La pellicule tourne à plein régime plusieurs décennies durant. Au début des années 1980, l'espace se métamorphose pour répondre à la demande de l'époque. Appâtés par la culture disco venue des États-Unis, les Montois se réfugient en effet sous les sunlights et goûtent aux effets euphorisants de la boule à facette. L'Alhambra devient une discothèque de premier plan. Pendant près de dix ans, la fureur du samedi soir s'empare des lieux. À l'aube des « nineties », la salle se transforme en bowling. Pour tenter le « strike », on s'arrête désormais au *Moonky*. Mais la boule roule rapidement dans la rigole. Quelques mois plus tard, nouveau changement de décors et retour sur le dancefloor. L'Alhambra répond une fois de plus à l'appel de la nuit. Cependant, l'ambiance funky et le prestige des néons « eighties » sont désormais de lointains souvenirs. La seconde partie des années 1990 se joue sous les stroboscopes et les coups de couteaux. L'Alhambra devient le lieu de tous les dangers. De bagarre en baston, la maison se taille une sordide réputation. Renommée pour son ambiance délétère, la discothèque se traîne péniblement aux portes du nouveau millénaire avant de mettre la clef sous le paillason. Longtemps fermé, l'établissement retrouve une affectation culturelle en 2010 avec l'ouverture de l'On Air Studio, salle de concerts animée de bonnes intentions mais qui peine à fidéliser son public. Secoué par des problèmes financiers, plombé par la multiplication de plaintes pour nuisance sonore, le club baisse pavillon à l'été 2013.

FUMOIR ET STREET-ART

Un temps inoccupé, l'édifice de la rue du Miroir profite finalement de la pro-activité montoise sur la carte continentale. En 2010, la cité du Doudou reçoit en effet le titre tant convoité de « Capitale européenne de la Culture ». Après Athènes, Glasgow, Lille, Liverpool ou Riga, c'est au tour de Mons de s'afficher à la pointe des arts. Suite à cette prestigieuse nomination, la « Fondation Mons 2015 » développe les grands axiomes de sa politique

culturelle. *Il manquait une salle dédiée aux musiques actuelles sur le territoire montois*, constate Philippe Degeneffe, programmateur attiré pour Mons 2015. *La piste de l'Alhambra s'est rapidement révélée comme la plus réalisable car les autres lieux envisagés nécessitaient d'importants travaux d'infrastructure*. Après deux mois de chantier, le lifting est complet : peinture, mise aux normes sécuritaires, revêtement des sols, installation d'un nouvel équipement son, lumière et vidéo. Un fumoir est même installé à l'étage. *Mais le lieu était un peu dépouillé, pas vraiment avenant*, se souvient Hélène Many, chargée de communication de l'Alhambra. *On a alors cherché une œuvre pour égayer le cadre*. Pour décorer sa salle, la « Fondation Mons 2015 » fait appel aux services de Vincent Glowinski, plus connu des amateurs de street-art sous le nom de Bonom. Habitué à peindre à même les murs de la ville, l'artiste étale squelettes de dinosaures, éléphants, araignées, corbeaux et autres bestioles monumentales entre Bruxelles et Paris. À Mons, son intervention se limite à un espace confiné, mais saute aux yeux une fois franchies les portes de l'Alhambra. En quelques mois, l'ancien dancing est ainsi devenu le centre névralgique des musiques alternatives de la future capitale européenne de la culture. Avec une capacité de 327 personnes, la salle a désormais les moyens de rencontrer ses objectifs. Encore faut-il sensibiliser le public à l'existence de cette nouvelle niche profilée pour les sons émergents. *C'est tout l'enjeu*, affirme Hélène Many. *À Mons, le terrain des musiques alternatives est en jachère depuis des années*. *Pourtant, tout porte à croire que le territoire est fertile : c'est une ville transfrontalière et universitaire avec un vaste réseau d'écoles secondaires*. *En mai, nous avons décentralisé une Nuit Botanique chez nous en proposant des groupes comme Joy ou Oscar & The Wolf*. *Cet été, nous étions présents sur le site du festival de Dour pour attirer l'attention des festivaliers sur l'existence de l'Alhambra*. *On essaie de gagner en visibilité*. *Le plus important, c'est que la programmation ne cesse de s'étoffer*. Côté belge, La Smala, Moaning Cities, Kid Noize, Diablo Blvd ou Do Or Die sont déjà appelés à se produire sur la scène montoise. Asian Dub Foundation, The Herbaliser, Chapelier Fou, entre autres artistes internationaux, ont également prévu une halte dans la cité du dragon. Juste de quoi s'échauffer avant le plat de résistance. Prévu pour 2015. Au plus fort de la fête.

www.alhambramons.com
www.mons2015.eu

FWB



Amute
Savage Bliss
Three:Four Records

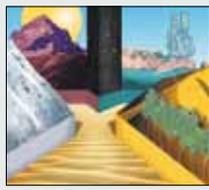
Sur les rails depuis plus de dix ans, Amute s'est métamorphosé au gré des pérégrinations de Jérôme Deuson, seul maître à bord du projet. On le retrouve ici à la barre d'un cinquième album fait de bruits blancs et de sombres orchestrations. *Savage Bliss* étire ainsi ses huit plages instrumentales aux confins des musiques électroniques et du post-rock, quelque part entre romantisme torturé et nostalgie illuminée, grésillements électriques et cliquetis synthétiques. Pas cramponné aux seuls rythmes imprimés par les machines, *Savage Bliss* arrache quelques sons au monde des hommes : une petite collection de vibrations qui s'agite encore sur les terres indiennes chevauchant les kilomètres séparant Las Vegas de l'Arizona. Voisin d'un Christian Fennesz ou d'un Tim Hecker dans l'art d'empiler les strates acoustiques et de dompter la matière sonore, Jérôme Deuson porte Amute vers de nouveaux sommets d'expérimentation. Avec une redoutable précision et sans fausse note. **NA**



Little X Monkeys
Mystic River
Sky My Husband/COD&S

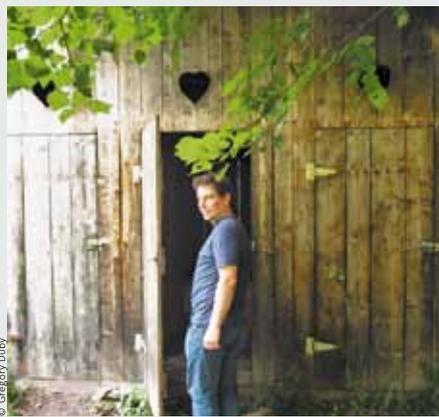
Implantés dans les vertes vallées de la région namuroise, les

musiciens de Little X Monkeys rêvent de l'Amérique d'autrefois. Avec eux, on vadrouille le long des rives du Mississippi, on siffle à tue-tête dans les forêts du Kentucky. La musique de Little X Monkeys n'a, bien évidemment, pas connu les champs de coton de la Louisiane, mais elle perçoit parfaitement l'origine du blues. Entre références sépias et tentations revivalistes, l'album *Mystic River* carbure aux mélodies folk, country, soul, gospel ou bluegrass. Ici, on gratte volontiers le banjo, on caresse la mandoline et on se râpe le bout des doigts sur les six cordes d'une guitare élimée. Avec sa voix lascive et son timbre charnel, Marjorie Piret guide les troupes à travers dix petites chansons qui, d'une façon ou d'une autre, ont toutes en elles quelque chose de Tennessee. Joli. **NA**



Ben & The Saints
B.A.T.S
Autoproduction

Pour signer son premier essai sous le nom de Ben & The Saints, le Bruxellois Benjamin Saint Viteux s'est associé à un batteur détenté et un claviériste aux doigts fourchus. Guitare à la main, le garçon empile cinq chansons bricolées avec trois fois rien : du soleil, des plans brillants et quelques mélodies lumineuses. Crooner distrait, poète des jours fériés, le chanteur enregistre des morceaux à savourer les doigts de pieds en éventail. Pour décompresser ou simplement reprendre du poil de la bête sans s'agiter, on conseille d'ailleurs l'écoute répétée d'une



© Gregory Duby

Jesus Is My Son

Songs of Love and Heat

MATAMORE RECORDS

Longtemps dissimulées sous les assauts bruitistes et les envies tribales du groupe K-Branding, les humeurs contemplatives du guitariste Grégory Duby se laissent aller depuis 2006 dans les morceaux instrumentaux de *Jesus Is My Son*. *Ce projet n'a rien de religieux*, prévient-il. *Je suis athée. Dans mon esprit, ce nom renvoie plutôt à l'idée d'un géant qui marche dans un dé-*

petite rengaine au titre interminable (*When I'm on my bike, With my dog by my side, There's like a breeze in the air*). Quelque part entre le rock garage de The Growlers – sans les tâches de graisse – et The Arctic Monkeys dans une version champêtre, Ben & The Saints tient ici une excellente carte de visite. **NA**

It It Anita

It It Anita
Honest House Records

Au rayon rock, les Liégeois de It It Anita déchirent du jeans avec les dents et plantent des guitares dans un pan de l'histoire. Électrique et excitant. Enregistré et mixé par John Roo (The Experimental Tropic Blues Band, Ultraphalus), ce premier essai marche à pieds nus sur les braies du grunge et branche ses amplis sur des sons bien noisy. It It Anita cultive la fougue des années 1990 et

revendique ouvertement l'héritage des plus grands (Fugazi, Sonic Youth). Emballé dans l'urgence et sans compromis, ce disque force le respect et l'admiration. Rondement menée, l'affaire s'achève dans l'apaisement d'une reprise d'Hymie's Basement, formation culte imaginée en 2003 par Yoni Wolf (Why?) et son pote Andrew Broder (Fog). Soit un disque passionnant fait par des passionnés. **NA**

Cecilia :: Eyes

Disappearance
Depot214 Records

Planté tel un poignard en plein cœur, le titre de ce nouvel album annonce directement la couleur. Sombres, orageux, chargés d'électricité, les sept morceaux produits par le groupe hennuyer et Joël Grignard s'abattent dans la nuit comme des coups de tonnerre sous la lune. À

sert en faisant de grands mouvements, beaux et spacieux. C'est un clin d'œil au drone et aux gestes très amples de mon jeu de guitare. Après deux essais sortis en toute discrétion sur son propre label (FF HHH), Greg Duby s'associe aujourd'hui à la structure Matamore pour publier l'album *Songs of Love and Heat*, un titre qui renvoie d'emblée au mythique *Songs of Love and Hate* de Leonard Cohen. *J'adore ce disque. C'est une énorme influence. Quand j'ai commencé à jouer sous le pseudo Jesus Is My Son, je me suis inspiré des sons de gratte de Leonard Cohen. Après, bien sûr, ça a évolué. Mais le point de départ est là. À l'arrivée, les nouveaux morceaux se déplacent, comme en suspension, sous une pochette laissée aux bons soins du dessinateur/chanteur Carl Roossens. Enregistré aux Ateliers Claus par Etienne Foyer, *Songs of Love and Hate* pose ses notes minimalistes dans le recueillement et s'évertue à dilater le temps. *Ma musique s'inspire bien souvent des œuvres de compositeurs classique, des gens comme Messiaen, Erik Satie ou Morton Feldman. Les mélodies invitent au voyage, à la méditation. Mais, attention, ce n'est pas un truc de hippies ! Ce qui ne nous empêchera pas de crier hurra. NA**

la croisée des pionniers du shoegaze (My Bloody Valentine, Cocteau Twins) et des derniers héros du post-rock (Mogwai, Explosions in the Sky), Cecilia :: Eyes irrigue ses plages instrumentales de torrents lancinants : des flots de riffs tortueux, une houle de samples anxieux. Au creux de ce vague à l'âme orchestré de milles idées, la batterie insuffle le rythme, épilétique et hypnotique. Véritable décharge émotionnelle, la musique de *Disappearance* rappelle parfois les paysages électriques esquissés par quelques lointains cousins islandais (For A Minor Reflection). Magnifique. **NA**

Afrikän Protoköl
Freedom from the Known
Abozamé

Afrikän Protoköl est un sextet « afro jazz » mené par le saxophoniste Guillaume Van Parys. Il s'est entouré

d'une section rythmique entièrement composée de musiciens burkinabè et de souffleurs d'origine belge et ivoirienne, dont l'inusable Toine Thys. On retrouve également en guest sur quelques plages, l'infatigable Laurent Blondiau. Suite à sa rencontre avec le batteur Moïse Ouattara en 2010, Guillaume Van Parys a entrepris de composer une musique basée sur des rythmes traditionnels du Burkina et de l'Afrique de l'Ouest, traduits pour des instruments « modernes ». Il nous livre un premier album chaleureux et métissé, à l'assaut de contrées sonores inexplorées. **FXD**

Claude Ledoux, Jean-Pierre Delcuze
Fragments
Cindy Castillo, Aurélie Franck

Paraty

Ce disque est le résultat d'une promesse faite par deux jeunes musiciennes au sein d'une

aventure artistique unique et passionnante. C'est de cette manière que s'ouvre le livret qui accompagne ce disque composé de trois pièces distinctes : les *Notizen-Fragmente, Cahier I* (2009) suivi du *Cahier II* (2013) de Claude Ledoux et *Voici l'absence, Cinq déplorations en antiphonie* (2011) de Jean-Pierre Deleuze. Les *Notizen-Cahier I* ont été créés en 2009 dans une salle de concert japonaise ; il s'agit d'une œuvre spécialement composée pour les deux interprètes (orgue et voix donc) sur des textes de jeunesse de Rainer Maria Rilke, *Notes sur la mélodie des choses*. L'aventure et l'alchimie sont également au rendez-vous avec l'œuvre poétique *Voici l'absence*, créée lors d'un concert programmé au festival Ars Musica en 2012. L'émotion nous accompagne tout au long de cette promesse, tenue, et issue de l'union du souffle de la voix humaine et du souffle de l'orgue. **FXD**

Eugène Ysaÿe
Harmonies du soir et autres poèmes
Tatiana Samouil, Thibault Lavrenov, Emilie Belaud & Olivier Giot, Quatuor Ardente, Orchestre Philharmonique Royal de Liège, Jean-Jacques Kantorow (direction)
Musique en Wallonie

Le label Musique en Wallonie consacre un nouveau disque aux *Harmonies du soir* ainsi qu'à d'autres poèmes pour violoncelle et orchestre ou autres ensembles à cordes d'Eugène Ysaÿe. Le compositeur est tout juste trentenaire lorsqu'il se voue à la composition de ces poèmes, une forme qu'il affectionnait tout particulièrement et dont il apparaissait comme étant le créateur. Un romantisme exacerbé à (re) découvrir en compagnie

de solides solistes violonistes et violoncelliste, du Quatuor (liégeois) Ardente et de l'Orchestre Philharmonique Royal de Liège sous la direction de Jean-Jacques Kantorow, fin connaisseur de l'œuvre d'Ysaÿe. **FXD**

Francis Poulenc
Les anges musiciens... Sophie Karthäuser, Eugene Asti
Harmonia Mundi

Ami des poètes (Aragon, Apollinaire, Éluard, ...), Poulenc a souvent été à leur écoute, tentant de révéler dans ses compositions leurs parts d'imaginaire tout en tentant de percer le mystère inscrit au creux de leurs mots. Douceur, nostalgie et légèreté apparente se côtoient au sein de ces poèmes musicalement sublimés par notre talentueuse soprano nationale, Sophie Karthäuser. **FXD**

Claudio Monteverdi
Vespro della beata vergine
Chœur de chambre de Namur, Cappella Mediterranea, Leonardo García Alarcón
Ambronay

Il fallait bien une équipe d'exception pour aborder et révéler à nouveau cette œuvre monumentale du baroque et du génie de Monteverdi. Un pari relevé haut la main par ce double album, enregistré en concert à l'Abbaye Notre-Dame d'Ambronay. Cet enregistrement, maintes fois primé depuis sa sortie, nous permet de revisiter de façon lumineuse et nuancée cette nouvelle production des Vêpres en compagnie, notamment, de Céline Scheen et du Chœur de chambre de Namur. Sous la houlette du talentueux Leonardo García Alarcón bien sûr. Intensité religieuse et dramatique sont également bien au rendez-vous de cette nouvelle référence discographique. **FXD**



Mamy Kanouté

Moussou Lou

HOME RECORDS

Née dans une famille de griots mandingues au Sénégal, Diamba Kanouté se fait vite un nom dans le monde de la chanson. Révélée sur le plateau d'une émission de télé alors qu'elle n'a que sept ans, la jeune fille attire les regards et suscite

l'admiration. Quelques années plus tard, on la retrouve ainsi aux côtés du chanteur Baaba Maal. Reine des chœurs, elle donne désormais de la voix sous le pseudo Mamy Kanouté. De collaborations nationales (Youssou N'Dour) en tournées internationales (Glastonbury, Womad), Mamy trace sa route et s'affirme en solo, dès 2004, avec l'album *The East Wind*. Sous le charme, le producteur Michel Van Achter lui propose alors d'enregistrer pour le label Home Records. *C'est comme ça que je me suis impliqué dans le projet*, raconte Bao Sissoko, koriste sénégalais installé à Bruxelles. *En 2009, j'avais collaboré avec le musicien belge Wouter Vandenebeele sur le disque du violoniste peulh Issa Sow. On avait vraiment un feeling : les sonorités de ma kora et de son violon s'accouplaient parfaitement.* Les deux hommes décident donc de remettre ça sur *Moussou Lou*, le deuxième essai de Mamy Kanouté. Enregistré entre Liège et Dakar, ce nouvel album s'abreuve des musiques traditionnelles et des orchestrations européennes. *Avec Wouter, on a imaginé des passerelles entre l'Afrique et la Belgique, confie Bao.* Les violons ont suivi le mouvement impulsé par les instruments sénégalais. Sur ces arrangements, Mamy chante l'émancipation de la femme dans une société africaine en pleine mutation. Authentique et envoûtant. **NA**



Ivan Tirtiaux

L'Envol

AUTOPRODUCTION

On l'a connu accompagné des Singes Sauvants mais Ivan Tirtiaux se la joue ici en solo. Avec *L'Envol*, l'artiste bruxellois pose ses mots tout en haut de la chanson française et concrétise des années de labeur. *J'ai souvent eu peur de figer mes morceaux*, explique-t-il. *Un titre comme Les Océans, par exemple, existe depuis longtemps.* C'est qu'avant de flirter avec la langue de Gains-

bourg, Ivan s'est d'abord essayé à l'anglais. *Mais un voyage au Brésil a tout changé.* Après un show, un Brésilien m'a demandé pourquoi je ne m'exprimais pas dans ma langue natale. *Ça a été le déclic.* De retour au pays, ses inspirations francophiles s'agissent alors sur des rythmes tropicaux. Si la bossa nova reste ancrée dans ses chansons (*Pourquoi remettre à demain?*), Ivan s'ouvre désormais à d'autres sonorités. Sur *Graines d'arbres*, les arrangements de cordes tombent ainsi dans les bras d'Ennio Morricone. *Son travail m'a influencé, tout comme l'œuvre du compositeur Chico Buarque.* Dans *L'Envol*, on voyage énormément. La mélodie de *La marche du soleil* parcourt l'Inde et l'Afrique. Mais c'est en France qu'il faut chercher les accointances les plus évidentes. Tout comme chez Bertrand Belin, Ivan Tirtiaux mise sur l'épure et soigne l'écriture. *J'ai déjà eu l'occasion de le rencontrer. J'aime son approche minimaliste, sa touche poétique.* *Aujourd'hui, je me retrouve aussi à travers des artistes comme Arlt ou Wladimir Anselme.* Mais ma référence ultime, ça reste Allain Leprest. Soit la recette d'une chanson française unique et atypique. Superbe album. **NA**

LISTE DES SORTIES

ENVOYEZ-NOUS LA DATE DE SORTIE DE VOS PRODUCTIONS.

Nous relaierons dans ces colonnes: larsen@conseildelamusique.be

CLASSIQUE

Baudouin De Jaer

Crocus
Sub Rosa

Claudio Monteverdi

Vespro della Beata Vergine
Chœur de Chambre de Namur, Cappella Mediterranea, Leonardo García Alarcón
Ambronay

Jean-Philippe Rameau

Pièces de Clavecin en Concert

Yoko Kawakubo, Myriam Rignol, Julien Wolfs
Flora

Francis Poulenc

Les Anges Musiciens
Sophie Karthäuser, Eugène Asti
Harmonia Mundi

Jean-Marie Leclair

Ensemble Rosasolis
Musica Ficta

Eugène Ysaÿe

Harmonies du soir
Tatiana Samouil, Thibault Lavrenov, Émile Belaud et Olivier Giot, Quatuor Ardente, Orchestre Philharmonique Royal de Liège, Jean-Jacques Kantorow
Musique en Wallonie

Image of Melancholly

Pièces de clavecin
Jean-Luc Ho
NomadMusic

Claude Ledoux - Jean-Pierre Delcuze

Fragments
Cindy Castillo, Aurélie Franck
Paroty

Johannes Brahms

The Piano Trios
Trio Talweg
Pavane

André Modeste Grétry

La Caravane du Caire
Chœur de Chambre de Namur, Les Agrémens, Guy Van Waas
Ramée

JAZZ

Bernard Gytot, Charles Loos

eLAZZies - De Roland à Eugène
Cypres

Oak Tree

Well
Home Records

Gaume Jazz Festival 30ème édition

Compilation
Igloo Records

L'Âme des Poètes

L'interview Brel, Brassens, Ferré
Igloo Records

Diederik Wissels

The Hillock Songstress
Igloo Records

Afrikán Protokól

Freedom from the Known
Abozamé Records

EXPERIMENTAL

Amute

Savage Bliss
Three:Four Records

Jesus Is My Son

Songs of Love and Heat
Matamore Records

ELECTRO

Aymeric de Tapol

Winter Dance
Vlek Records

Lawrence Le Doux

Terrestre
Vlek Records

Nick Name

Cyber Galactic
Crab Boogie Records

MUSIQUES URBAINES

Fakir

Les Moyens du Bordel
Autoproduction

John-Z & Furio

Neige Eternelle
Autoproduction

La Smala

Un Murmure Dans le Vent
Team4Action

Les R'Tardataires

Mieux Vaut Tard Que Jamais
LC Music

Patec Gee

Oracle
Crab Boogie Records

Prezy

Retro Futuriste
Autoproduction

Tar One

Loser Magnifique
Autoproduction

Sanzio

Milles Et Une Vies
Crab Boogie Records

POP - ROCK

Alain Pire Experience

Cambridge
Autoproduction

Applause

Acids
Weloveapplause

Blind Thorns

Blind Thorns
Cheap Satanism Records

BRNS

Patine
Naïve/Pias

Ben & The Saints

B.A.T.S.
Autoproduction

Cecilia :: Eyes

Disappearance
Depot214 Records

Dario Mars & The Guillotines

Black Soul
Van Records

Girls Say No

Emmetropia
Autoproduction

It It Anita

It It Anita
Honest House Records

Joy

All The Battles
Caramel Beurre Salé

Kennedy's Bridge

Basics
Autoproduction

Leaf House

Lleaaaffhhooussee
JauneOrange Records/Pias

Little X Monkeys

Mystic River
Sky My Husband/COD&S

Over Me

We Chose To Breathe In Here
Moonzoo Music

Perry Rose

Splendid
Team4Action

Romano Nervoso

Born To Boogie
Mattow Soundz

Mariana Tootsie

Dance In The Fire
Kerud Records

CHANSON

Dalton Télégramme

La Planque
Autoproduction

Thierry Dell

Un heureux événement
E.P.
Autoproduction

Benjamin Schoos

Beau futur
Freaksville Records

Ivan Tirtiaux

L'Envol
Autoproduction

Sttella

Ounne, Dosse, Treize
Team4Action

WORLD

Mamy Kanouté

Moussou Lou
Home Records



STROMAE

À L'ASSAUT DES « STATES »

Une image vaut parfois mieux que des mots : Stromae en couverture du magazine Time Out, 1er mai 2014. Stromae sera en tournée aux États-Unis dès ce mois de septembre.

CAPPELLA MEDITERRANEA & CHEUR DE CHAMBRE DE NAMUR DES VÊPRES PARFAITES

Das auf historischem Instrumentarium mit höchstem Raffinement spielende Orchester klingt fabelhaft. Seine Continuo-Gruppe – Laute, Orgel, Cembalo, Fagott, Harfe... – ist außergewöhnlich und bereichert die gesamte Klangfarbe des Ensembles. Der Kammerchor aus Namur, fünfstimmig, ist perfekt. Viel Lob verdienen auch die Solisten, vor allem das hervorragende Duo Céline Scheen und Mariana Flores.

Lu sur www.pizzicato.lu, posté le 22 juillet

... OU EXCEPTIONNELLES

De entre las muchas versiones existentes, mis preferencias se repartían entre Gabriel Garrido, Diego Fasolis y, sobre todo, Rinaldo Alessandrini. De antemano sospechaba que esta nueva lectura de Leonardo García Alarcón podría constituir una seria competencia. Tras su escucha, certifico que se sitúa por encima de todas ellas. El director argentino, al frente del Coro de Camara de Namur y de la Cappella Mediterranea, continúa en un estado de gracia del que ojalá tarde mucho en salir

Par Eduardo Torrico, magazine SCHERZO, juillet 2014

MOUNTAIN BIKE CATCHY !

Eén van de beste platen uit het genre viel kort geleden op onze deurmat, het self-titled debuut van de Brussels band Mountain Bike. Mountain Bike weet hoe je een goede melodie verpakt in catchy songs.

Lu sur www.cuttingedge.be, posté par Jochen De Vos, le 15 juin 2014

ÉCHOS D'AILLEURS

ROBBING MILLIONS

UN TRIP PSYCHÉDELIQUE DANS LE CLIP DINOSAUR

Dinosaur, nouveau single indie-pop de Robbing Millions, prend la relève un an après la sortie du premier ep des Bruxellois 'Ages and Sun'. Des rythmes fous aux riffs de guitares sans oublier les boucles de synthétiseur bien pensantes, les cinq garçons font un retour fracassant avec ce formidable titre pop qui rappelle les débuts spontanés de MGMT.

Lu sur www.lesinrocks.com, posté par Lionel Nicaise le 3 juin 2014

VUE DU NIGERIA

Seun Kuti

LE FILS DE FELA EN COMBAT AU FESTIVAL DES LIBERTÉS

Tel père, tel fils. Une expression souvent utilisée, mais à tort si l'on considère les fils des stars de la musique. Seun Kuti est l'exception qui confirme la règle. Le fils cadet de Fela Kuti est une bombe de vitalité sur scène, débordant de charisme et de sex-appeal. Il sera à la première édition de la *Felabration* à Bruxelles.

BENJAMIN TOLLET



© Seun Kuti

Le Festival des Libertés invite les origines (Tony Allen), la confirmation (Oghene Kologbo) et l'espoir (Seun Kuti) de la scène afrobeat. Une affiche de rêve qui parcourt l'histoire de l'afrobeat pour fêter la première Felabration à Bruxelles, la célébration de la vie, la lutte et la musique de Fela Kuti. Une soirée poignante et pleine de groove qui s'inscrit à merveille dans la lignée du Festival des Libertés, un festival de documentaires engagés qui invite à chaque année quelques belles peintures musicales.

Seun Kuti n'était pas encore né quand Fela Kuti et Tony Allen inventent l'afrobeat vers la fin des années 60. *Fela is the afro and Tony is the beat*, déclame Oghene Kologbo, guitariste d'Africa 70, ce fameux orchestre qui entoure le Black President. Son fils cadet ne fera jamais partie de ce groupe mais il commença très jeune à jouer dans le second grand orchestre de son père, Egypt 80, dont il est devenu le leader lors du décès de Fela en 1997.

Tout comme son père, ce Nigérian de 31 ans ne mâche pas ses mots. Ses textes font grincer des dents les politiciens africains corrompus. Si Fela Kuti s'y prenait au secteur ITT (*International ThiefThief*), Seun n'est pas tendre pour le FMI sur IMF (*International MotherFucker*), le premier single de son

nouvel album. *Le FMI a reconnu en 2010 que sa politique était néfaste pour les pays en développement. Il a promis d'améliorer ça, mais ça va de mal en pis. Et pas seulement en Afrique et en Asie. Aujourd'hui même certains pays du sud de l'Europe ressentent l'impact des conditions imposées lors de l'attribution d'un prêt*, déclame Seun.

Dans le clip, vous recevez une valise avec de l'argent et des menottes en même temps ?

Seun Kuti : Le FMI passe les menottes à l'Afrique. Il impose des crédits qui n'améliorent absolument pas la vie des gens ordinaires. Le peuple n'en tire aucun bénéfice mais il doit payer, nous devons rembourser ces prêts pendant des générations. Dans le clip, en acceptant cette valise, je deviens un zombie assoiffé d'argent.

Cet album a été produit par Robert Glassper. Quelle a été son influence ?

Il a apporté un cool sound. Ma musique est assez dure, ça tape fort. Robert a fourni un parfait contraste. Il a aussi apporté beaucoup de savoir-faire musical, ce qui est idéal pour de la musique live comme l'afrobeat.

Justement, votre méthode d'enregistrement va à contresens : de la scène au studio !

L'afrobeat est une musique de groupe, le son est créé par tous les membres. C'est pour cela qu'il faut jouer, beaucoup. Et

la seule manière de savoir si un morceau est bon, c'est de le jouer en public. Je ne peux pas m'enfermer dans un studio pour avoir des idées. L'afrobeat doit se créer dans le monde réel, parmi les gens, inspiré par ce qu'on voit autour de nous.

La chanteuse germano-nigériane Nneka apporte une touche féminine et sensuelle au morceau *Black Woman*.

C'est le morceau le plus décontracté. C'est un message qui est adressé à ma fille. Je veux mettre en garde les jeunes Africaines contre la propagande capitaliste et les publicités sur ce que la beauté devrait être : ressembler aux femmes blanches, avec des cheveux lisses, etc. *Black Woman*, pour moi, c'est le «black power». Les femmes jouent un rôle central dans le développement de l'Afrique. Ce sont les gardiennes de notre culture, qui est transmise par l'éducation.

www.seunkutianegypt80.com

FELABRATION, LE 24 OCTOBRE 2014

Felabration Brussels avec Seun Kuti & Egypt 80, Tony Allen, Oghene Kologbo & World Squad au Théâtre National et une soirée Groovalicious à La Tentation.

www.festivaldeslibertes.be



© Tim Tronckoe

VUE DE FLANDRE

Diablo Blvd

LE DIABLE AU CORPS

Arrivés au metal grâce à leurs femmes, les cinq Anversois de Diablo Blvd cultivent les codes de la scène heavy avec l'acharnement des plus grands. En trois albums et dix années d'existence, le groupe s'est construit une réputation à l'écart de la carrière de son chanteur Alex Agnew, humoriste flamand au succès retentissant. Un peu comme si François Pirette s'était mis au metal. Sans rire.

NICOLAS ALSTEEN

En 1977, année punk, l'écrivain Romain Gary mettait un point final à son roman *Clair de femme*. Dans l'une des pages, il glissait cette phrase : *Le couple, c'est un homme qui vit une femme, et une femme qui vit un homme*. Il ne pensait pas si bien dire. En 2005, année metal, Yasmine Van Suetendael prend la basse et monte un groupe du côté d'Anvers avec son pote Dave Hubrechts. *À l'époque, je ne savais même pas qu'il était capable de tirer le moindre son d'une guitare*, s'amuse aujourd'hui Alex Agnew, le mari de la bassiste. *Moi, je voulais surtout suivre mon*



Diablo Blvd
Follow The Deadlights
 Sony Music

« Cette fois, sa priorité, c'est le groupe, plus sa carrière de comédien »

épouse, alors j'ai pris le micro. Je me suis mis à chanter. Un batteur est arrivé et puis, un an plus tard, le guitariste Andries Beckers nous a rejoints par l'intermédiaire de sa femme, une grande copine de Yasmine. Plutôt heavy, les filles ont donc joué un rôle majeur aux premières heures de Diablo Blvd. En 2007, le premier batteur et ma femme ont quitté le groupe. Kris Martens a pris les baguettes et Tim Bekaert s'est chargé de la basse. Depuis, le line-up est resté identique. Aujourd'hui, le nom de Diablo Blvd circule du Nord au Sud du pays grâce à *Follow The Deadlights*, un troisième album enregistré entre l'ICP bruxellois et l'Oceanside Studio d'Ostende. Mais si on parle davantage de nous, c'est surtout parce que, désormais, nous sommes tous concentrés à 100% sur le projet, remarque Andries Beckers. Avant, je jouais avec *Born from Pain*. Tim a longtemps collaboré avec *A Brand*. Les autres allaient et venaient d'un groupe à l'autre. Pendant des années, on a dû fonctionner avec des musiciens de substitution pour assurer les concerts. En te promenant à Anvers, tu peux au moins trouver sept personnes capables de reproduire nos morceaux. Ce n'était pas facile de se faire un nom dans ces conditions... Maintenant, on est tous à fond dedans. Et, surtout, Alex endosse parfaitement son rôle de leader. Cette fois, sa priorité, c'est le groupe, plus sa carrière de comédien.

Totalement inconnu en Belgique francophone, Alex Agnew est une véritable star de l'autre côté de la frontière linguistique. Entre 2011 et 2012, le one-man-show du gaillard a rempli neuf Sportpaleis consécutifs. À chaque fois, plus de 16 000 personnes se sont pressées à Anvers pour applaudir son spectacle. Ma popularité devenait immense, reconnaît-il. En moyenne, je faisais 150 shows par an. Le souci, c'est que cette carrière n'était pas facilement conciliable avec mes envies musicales. Quand les

autres souhaitaient répéter, j'étais en tournée. J'étais sur scène cinq jours sur sept. Mon emploi du temps était inadapté à la vie du groupe. Fasciné par le metal, obnubilé par le rock, Alex Agnew met finalement la blague à part. Mais comment s'affirmer en tant que chanteur de Diablo Blvd quand on a fait rigoler la Flandre entière ? Ce n'était pas simple. Les gens ont tendance à t'enfermer dans une case. Quand j'ai commencé avec Diablo Blvd, la majeure partie de mon public a pensé qu'il s'agissait d'une plaisanterie. Beaucoup pressentait le pastiche : une mise en scène dans laquelle j'allais me moquer des clichés du metal. Mais moi, je savais que c'était terminé. D'une certaine façon, ma carrière de comédien avait atteint ses limites. Le mieux, c'était d'arrêter. Après quatorze ans, j'avais envie de briser la routine, de commencer autre chose. On a toujours eu beaucoup d'ambition avec Diablo Blvd, mais ma carrière est souvent venue les freiner. Il faut dire que de l'histoire drôle au mosh pit, le gouffre est impressionnant. Pourtant, la transition s'opère. Lentement mais sûrement. Au départ, des fans d'Alex débarquaient à nos concerts dans l'espoir de se payer un fou rire, se rappelle Andries. Mais la blague n'arrivait jamais. À force, ils ne sont plus venus nous voir. À partir de là, on a dû se constituer un autre public auprès des vrais fans de metal.

METALLICA, SANDRA KIM ET DARK VADOR

Avec son nom piqué au répertoire de Corrosion of Conformity, Diablo Blvd laisse volontiers fusionner son metal avec la scène heavy américaine. C'est ce qu'on écoute le plus volontiers à la maison. Ce sont nos racines. L'année dernière, nous sommes allés à l'AB voir un concert du supergroupe *Down* dans lequel joue *Pepper Keenan*, le guitariste de *Corrosion of Conformity*. Un copain qui le connaissait lui avait parlé de nous. Apparemment, il appréciait notre musique parce

qu'il a insisté pour nous rencontrer. Il voulait absolument un t-shirt et un CD de Diablo Blvd. On s'est donc pointé dans sa loge après le show. *Pepper* était sympa et, quand on lui a serré la main, il nous a fait une révélation : le morceau *Diablo Blvd* est en réalité inspiré d'une artère en Californie. Elle se situe juste à côté de la maison de *James Hetfield*, le chanteur de *Metallica*. On ne connaissait pas cette légende... Mais elle nous convient plutôt bien : nous sommes de grands fans de *Metallica*.

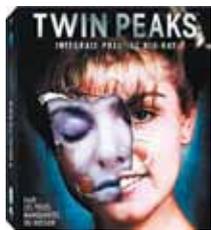
Régulièrement comparé à *Channel Zero* depuis la sortie de *Follow The Deadlights*, Diablo Blvd s'est entouré de deux piliers américains pour peaufiner son disque. *Jay Ruston* (*Anthrax*, *Stone Sour*) et *Paul Logus* (*Public Enemy*, *Clutch*, *Cradle of Filth*) se sont ainsi portés au chevet des dix morceaux de l'album. Au niveau des thèmes abordés, Diablo Blvd se situe toujours du côté obscur de la force. La mort rôde partout et le diable agite régulièrement sa queue. C'est une vision du monde assez sombre. Déjà quand j'étais comédien, j'adorais l'humour noir, indique Alex. Mais je ne suis pas un mec dépressif. J'aime la vie comme disait *Sandra Kim*. C'est dans les mauvais côtés de l'existence que je trouve matière à rigoler. J'ai toujours été comme ça. Déjà petit, je n'aimais pas *Luke Skywalker*. Mon préféré, c'était *Dark Vader*. Je ne me reconnaissais pas non plus dans *He-Man* (*Musclor*, *Ndlr*), plutôt dans *Skeletor*. Je suis resté le même gars. Pour moi, le diable est un ange qui s'est égaré. C'est un peu le vilain petit canard. Ce qui m'intéresse, c'est de piger pourquoi il s'est paumé en chemin. Pour le savoir, il suffit de suivre la route 666 et de s'engager au croisement de *Diablo Boulevard*. L'itinéraire est tout tracé.

L'INTERVIEW INDISCRÈTE

Chez Jean-Luc Fonck



© Margall Benozik



L'INTÉGRALE TWIN PEAKS

J'ai toujours été attiré par les récits loufoques. Petit, je devorais l'œuvre d'Edgard Allan Poe. Je pouvais relire la même nouvelle dix fois de suite, ne rien comprendre et trouver ça toujours génial. J'ai découvert la série *Twin Peaks* quand elle a été diffusée sur la chaîne française La Cinq en 1991. À La Cinq, ils n'avaient rien pigé car ils avaient traduit *Twin Peaks* par *Qui a tué Laura Palmer*? Or on se fout de qui a tué Laura Palmer. L'intrigue passe au second plan, ce sont les personnages, la musique et l'atmosphère qui rendent cette série géniale. On regardait ça en groupe à la maison le vendredi soir. Même avant Facebook et les réseaux sociaux, *Twin Peaks* faisait l'objet d'un buzz. Tout le monde avait un truc à dire là-dessus. Moi, mon personnage favori, c'était la femme à la bûche. Elle se promenait dans le feuilleton en écoutant sa bûche. Et puis il y avait cette autre femme obsédée par ses tringles à rideau qui avait un bandeau sur un œil comme un pirate... Il faut s'appeler David Lynch pour créer de tels personnages. C'est complètement dingue, mais la vie est dingue. Pour moi, ce qu'on voit dans *Twin Peaks* est plus proche de la réalité qu'une série comme *Les Experts*. Avec Sttella, j'ai donné un concert dans un patelin, au nord du Québec. C'était comme dans *Twin Peaks*: la route avec des camions, la forêt, des dîners avec des gens un peu bizarres accoudés au comptoir. Il ne manquait que la femme à bûche.



UN RÉVEIL

Je suis très organisé dans ma vie quotidienne et toujours ponctuel. Quand on respecte les horaires, on profite mieux de tout. Je n'ai pas de montre, je ne m'habitue pas à lire l'heure sur un smartphone, mais j'ai mon réveil. Celui-ci a une histoire. En fait, c'est une pièce de rechange car on m'a volé l'original. J'avais fait une tournée one man show pour laquelle les morceaux étaient tirés chaque soir au sort. J'étais seul sur scène avec mon synthé et mon réveil. Je jouais exactement 1h30. Quand le réveil sonnait, j'arrêtais le concert, même si j'étais en plein milieu d'une blague ou que je venais de commencer une chanson. Chaque fois que j'interprétais *Quelle heure reptile* tiré de mon album *L'avenir appartient à ceux qui s'élèvent*, ça ne manquait pas, les gens essayaient de piquer mon réveil pour que je joue plus longtemps. Un soir, à Mons, le réveil n'a pas sonné au bout d'une heure trente, je l'avais sans doute mal remonté. Et j'ai continué à chanter.

Dans la foulée du treizième album de Sttella, *Ounne Dosse Treize*, le roi de la chanson rock surréaliste fête ses quarante ans de carrière avec une *Grabatour* qui distille refrains fédérateurs et mélodies artisanales dans toute la Fédération Bruxelles-Wallonie. Entre deux dates, Jean-Luc nous dévoile quelques trésors qui ornent sa maison bruxelloise. Et comme il le chante si bien, *la fuite au prochain lavabo*.

LUC LORFÈVRE



LE CD THE RISE AND FALL OF ZIGGY STARDUST AND THE SPIDER FROM MARS

Je suis méga fan de David Bowie et je l'ai découvert avec cet album que j'ai acheté en format vinyle l'année de sa sortie en 1972 et en CD lors de sa réédition. En 1972, posséder un 33 tours et un disque de Bowie de surcroît, ça signifiait quelque chose de très fort. D'abord je n'avais pas beaucoup d'argent de poche et donc quand j'achetais un album, je l'écoutais en boucle. Il n'y avait pas Internet, Bowie ne passait pas à la radio ou en télé. Tout ce qu'on avait comme informations sur lui, c'était cette pochette avec ce mec avec sa drôle de coiffure, son costume bleu et ses «platform» boots. Mais, moi j'aimais ce côté mystérieux. On pouvait s'imaginer des tas de truc et on croyait vraiment à son personnage Ziggy Stardust venu de nulle part. Musicalement, ça ne sonnait comme rien d'autre même si son groupe utilisait des instruments conventionnels. Après avoir chanté avec Caroline Loeb et Le Grand Jojo, mon rêve est de faire un duo avec David Bowie... mais je dois encore le convaincre.

C'était le...

LE 19 OCTOBRE 1979



Le 20 octobre prochain, Radio Cité fête son premier anniversaire. Cette « station », d'une conception révolutionnaire au sein de la Radio-Télévision belge, émet très officiellement tous les samedis et dimanches sur le canal 21, en fréquence modulée.

PARTIE avec pas mal de handicaps, l'équipe de Radio Cité, centrée autour de Marc Moulin, a prouvé en un an qu'il existait en Belgique un réel besoin pour une radio où la priorité est faite à la musique et pas au bla-bla, et dont la programmation s'adresse avant tout aux moins de vingt-cinq ans. Après un an d'existence, l'histoire de Radio Cité est en même temps celle d'un trompeur, puisque les derniers sondages ont révélé que chaque semaine il n'y a pas moins de 540.000 auditeurs franchisés sur « la musique de votre week-end ».

Au départ, l'idée de Moulin se basait sur l'expérience accumulée par les stations F.M. aux États-Unis : proposer un maximum de musique et un minimum de commentaires, les interventions des animateurs se limitant à annoncer les disques. Mais ce n'est pas tout, il fallait également proposer une « image musicale », une sonorité particulièrement cohérente de façon que l'auditeur, recherchant les 93,3 MHz sur son poste, identifie immédiatement Radio Cité. Pour y parvenir, les programmeurs ont établi un système de « playlists », c'est-à-dire de listes de morceaux et de genres musicaux les plus équilibrés possibles. D'abord très rigide, ce canevas s'est rapidement assoupli. D'un autre côté, plus technique, il y a eu une recherche très précise au niveau du mixage de la musique et des présentateurs, c'est pourquoi, sans être un

spécialiste en haute-fidélité, il est aisé de reconnaître le « son » Radio Cité : rythmé sans être agressif, centré sur les « basses » plutôt que sur les « aigus ». Pour en terminer avec l'aspect technique, il faut encore citer les « jingles » électroniques réalisés par Marc Moulin et Dan Lackmann donnant une personnalité très originale (et souvent humoristique) à la programmation.

La nouvelle variété

Dans le domaine musical, le terme de « variété » a très souvent une connotation péjorative. C'est sans doute dû à la pénible expérience que nous font vivre quotidiennement les radios périphériques ou les émissions de télévision se présentant comme telles. Le conditionnement est tel que beaucoup sont persuadés qu'il n'existe qu'un seul type de variété, celle proposée par Guy Lux, « Chanson à la Carte » et autres. De son côté, le rock est considéré comme une musique bruyante et marginale et, de fait, royalement ignoré. Mais Marc Francart et Marc Moulin, les deux programmeurs de Radio Cité, ont voulu prouver que variété et médiocrité ne sont pas forcément synonymes. Grâce à leurs vastes connaissances musicales et à leur vision très précise de l'évolution de toutes les musiques contemporaines, cela s'est rapidement concrétisé.

En effet, ce sont des spécialistes. Tous ceux qui s'intéressent de près ou de loin aux musiques actuelles, que ce soit le rock, le

La musique de votre week-end

jezz (et tous leurs dérivés) ou les musiques expérimentales connaissent le nom de Marc Moulin. Depuis des années, au travers d'émissions comme « King Kong », « Cap de nuit », « Radio-occulte », « Automatique », « Bien dégagé sur les oreilles » et bien d'autres, il a proposé au public (très restreint pour tous ces programmes) un « look » très eclectique dans ces différents domaines. Mais, dans le courant de 1977, et début 1978, il a sérieusement remis en question les formules utilisées précédemment et c'est cette réflexion qui l'a amené à proposer la formule de Radio Cité : passer un certain type de variété, grand public, mais en maintenant un niveau de qualité très exigeant. Les facteurs retenus sont à la fois l'originalité du disque, la production de celui-ci, l'aspect mélodique et la sonorité du morceau, qui doit cadrer avec celle définie pour la station.

Mais ces exigences n'auraient pas eu de sens si, du côté des sorties de disques, la matière n'avait pas été suffisante. De ce côté-là, comme le reconnaît Marc Francart, Radio Cité a eu de la chance.

« La musique anglo-saxonne, comme la chanson française dans une moindre mesure, a connu une évolution très sensible durant ces trois dernières années. En ce qui concerne le rock, le mouvement punk a provoqué une véritable révolution, qui s'est caractérisée par un retour aux chansons courtes, énergiques et mémorables. Dans un premier temps, malgré tout, l'aspect agressif et anarchique a prédominé, ce qui a donné des disques très importants mais ne correspondant pas à nos recherches. Mais depuis

plus d'un an on voit apparaître ce qu'on pourrait appeler la nouvelle « pop music » et c'est particulièrement sensible actuellement aux États-Unis, qui restent seulement d'un pas sur le mouvement né en 1976 en Grande-Bretagne. C'est pourquoi on voit apparaître des tas de nouveaux groupes très éloignés de la musique acceptée dans laquelle croquaient le public américain depuis le début des années 1970. D'un autre côté, il y a eu l'explosion du disco, qui couvait depuis longtemps mais dont la vraie révolution est arrivée avec les Bee Gees et « La Fèvre du samedi soir ». C'est en fait une coïncidence de plusieurs facteurs, et on pourrait aussi bien citer l'évolution du reggae, du funk, du easy-listening ou d'autres genres musicaux. Tout cela a donné cette « nouvelle variété », qui est une musique commerciale mais de qualité.

La programmation

Comme nous le disions plus haut, la programmation musicale de Radio Cité a évolué à partir d'un canevas assez complexe formé de différentes « playlists », au même titre que les stations de radio américaines. Il s'agit évidemment de savoir ce qu'on va proposer à l'auditeur sans le lasser ni le crispier. Au fil du temps, certaines listes ont été abandonnées (funk, chanson française, « groupe du jour ») et d'autres créées en fonction de la matière musicale la dernière en date, en préparation, sera une liste « tropicale » proposant des musiques non folkloriques en provenance des Antilles ou de Cuba). Pour ceux qui ne connaissent pas encore la programmation ty-

pe de Radio Cité, voici ce à quoi ils peuvent s'attendre :

— les « favoris » ou « super-favorites » et l'« album du week-end » sont les découvertes du week-end ;

— la « grande playlist » et la petite « playlist » proposent une série de chansons que l'auditeur entend entre deux et quatre fois chaque week-end ;

— à cela s'ajoutent des séquences spéciales du genre « vieux machins ».

Cet aspect technique est en fait très soigné et permet un équilibre réussi des programmes. Au niveau de la R.T.B.F., c'est sans doute là que réside la vraie révolution, avec la suppression du bla-bla (chacon sait que nous avons une des radios les plus bavardes/didactiques/intellectualisantes du globe).

Si on analyse la programmation actuelle, on note immédiatement une forte dominance de cette « nouvelle pop » dont parlait Marc Francart, avec un pourcentage appréciable de disco (beaucoup moins qu'il y a quelques mois, néanmoins), un peu de chanson française et un peu de reggae. Malgré la recherche du grand public, il n'y a pas non plus de concession faite à la mauvaise variété et lorsqu'un « tube » est inclus dans le programme, c'est qu'il correspond aux goûts de l'équipe.

Mais parlons-en, de cette équipe, puisque c'est elle qui a fait l'énorme succès de la station. Du côté de la programmation, on a déjà cité Marc Francart, qui travaille avec Marc Moulin. Celui-ci cumule aussi le rôle de présentateur, avec Ria Marten, Jean-Pierre Hautier et Anne Coreux. Chacun assure une tranche de cinq heures, ce qui est d'ailleurs beau-



Marc Moulin

coup. Il y a deux assistants, Laurence Fashinder et Olivier Driest, et Marc André qui s'occupe de la rédaction des « flashs Radio Cité ». Ceux-ci passent toutes les heures et proposent, une demi-heure après les informations générales, des actualités « alternatives » du monde de la musique, du cinéma ou du show-business en général, données dans un ton toujours ironique.

Radio Cité a donc prouvé l'existence d'un besoin au sein du public pour un type de radio différent, orienté vers un public jeune. Il en est de même pour les radios pirates ou radios libres, et la direction de la R.T.B.F. est en train de s'en rendre compte. A tel point qu'il faut s'attendre, dans les mois qui viennent, à des tentatives de « récupération » du mouvement des radios libres et il est probable que Radio Cité serve de fer de lance dans cette guerre des ondes. En effet, depuis de longs mois, nous entendons des rumeurs de plus en plus insistantes sur le passage à la semaine entière de Radio Cité.

GILLES VERLANT.

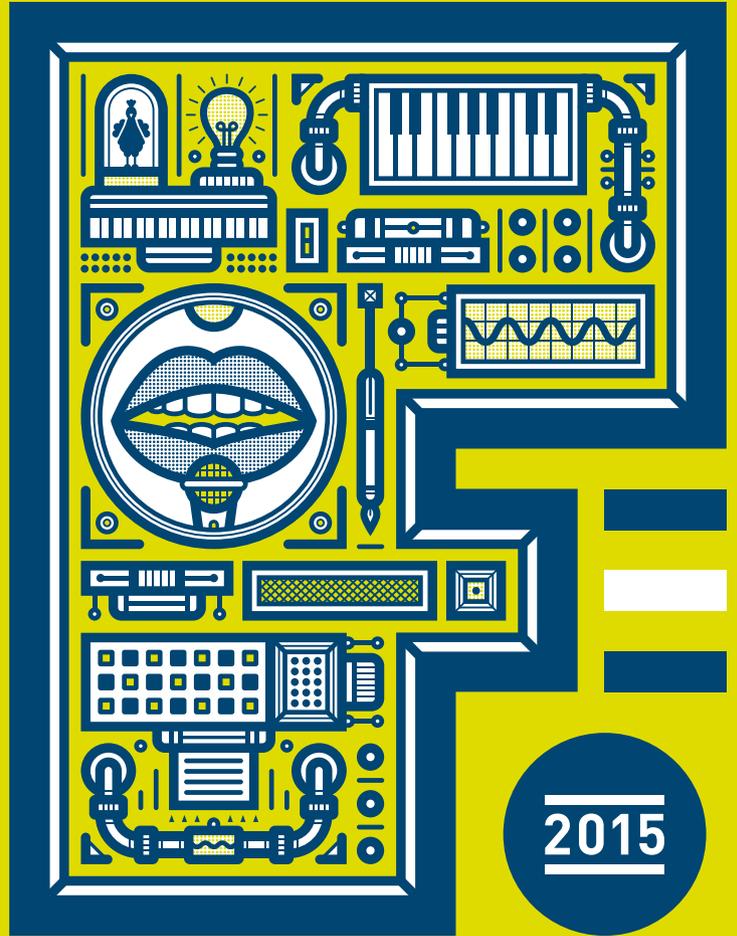
Radio Cité, les samedis et dimanches, de 9 à 19h, en fréquence modulée (F.M.), sur 93,3 MHz.

Le présent article est reproduit avec l'autorisation de l'Éditeur, tous droits réservés. Toute utilisation ultérieure doit faire l'objet d'une autorisation spécifique de la société de gestion Copiepresse : info@copiepresse.be



UNE PRODUCTION DU CONSEIL DE LA MUSIQUE

DU DANS LE TEXTE



LE CONCOURS DES ARTISTES QUI CHANTENT... EN FRANÇAIS !

PARTICIPEZ EN VOUS INSCRIVANT AVANT

LE 19 JANVIER 2015

WWW.DUFDANSLETEXTE.BE

WWW.CONSEILDELAMUSIQUE.BE | +32 2 550 13 20 | INFO@CONSEILDELAMUSIQUE.BE



LE SOIR

